

U d'of OTTAWA



39003002456118





MUSE POPULAIRE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

BIBLIOTHÈQUE D'UN DÉSCŒUVRÉ

Série d'ouvrages in-32, format elzévirien.

OUVRAGES EN VENTE :

- OEuvres complètes de Béranger*, contenant ses 10 dernières chansons. 1 vol. 3 fr.50
- Chansons et Poésies de Désaugiers*, 1 v. 3 »
- Chants républicains et nationaux de la France*, 1779 à 1848. 1 vol. 3 »
- La Gandriole*, chansonnier joyeux, facétieux et grivois. 1 vol. avec portraits et vignettes. 3 »
- La Goyette*, vers et chansons à boire, avec portraits et vignettes. 1 vol. 2 »
- Les Poètes de l'amour*, recueil de vers des xv^e, xvi^e, xvii^e, xviii^e et xix^e siècles. Joli volume orné de portraits et vignettes, contenant une introduction sur l'Amour et la Poésie amoureuse, par JULIEN LEMER, et près de 300 pièces de vers de 96 auteurs. 3
- Académie complète des Jeux*, illustrés de planches pour l'intelligence du texte. 1 vol. 3

PARIS — IMPRIME PAR E. THUNOT ET C^e,
Rue Racine, 26, près de l'Odéon

MUSE POPULAIRE

PIERRE DUPONT

CHANTS ET POÉSIES

Les Boufs.
Les Louis d'or.
Le Chant des Paysans.
La Mère Jeune.
Les Fraises.
Belzébuth



La Vigne
La Véronique
Le Chant des Ouvriers.
Le Chant des Soldats.
Le Sauvage.
Etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES

10, rue Richelieu, et Palais-National, 215 bis



429006

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ
2235
.D5M7
1851

PRÉFACE.

- 3 -

Je puis enfin mettre dans la main du lecteur un recueil de ces ballades, vilanelles, chants patriotiques, légendes et chansons* dont jusqu'à ce jour on n'a vu que des bribes ou entendu que de vagues refrains, de l'atelier à la charrue, du forum au chaume rustique.

* La musique de ces chants se trouvera dans l'édition des chansons de P. Dupont, illustrées, chez Martinon, rue du Coq Saint-Honoré, 4.

Chez : Brullé, passage des Panoramas, pour *les Paysans* ;

Schonenberger, boulevard Montmartre, pour *les Paysannes*
et autres fantaisies ,

Cassanet, 25, rue des Gravilliers, pour les chants poli-
tiques :

Et chez divers Éliteurs de musique et de librairie.

Pour me servir d'une image connue , cette lyre a trois cordes distinctes dont l'une rend le son simple , l'autre une note plaintive et pensive , la troisième un accord vibrant et presque guerrier.

Cela définit :

Le genre rustique où les types vivent par eux-mêmes et n'expriment pas spécialement la pensée de l'auteur : *Les Bœufs, la Vigne, la Mère Jeanne, etc.* ;

Les chants philosophiques et les légendes où l'auteur hasarde sa pensée et son sentiment : *Le Sauvage, Belzébuth, la Comtesse Marguerite, etc.* ;

Enfin , les chants patriotiques où il détermine son action et se mêle aux choses de son temps.

La voix populaire ajoutait son prestige à

cette poésie qui semblera décolorée et froide sur ces pages muettes. Le jugement en sera plus froid, et le lecteur, sinon l'auteur, en retirera plus de profit.

Les louanges et les attaques vont se trouver honteuses, car il y a eu exagération de part et d'autre, comme dans tout ce qui touche à la politique. Au fond, on reconnaîtra un homme sincère, un poursuivant de la muse que ses dédains n'ont jamais rebuté, un amant de la vérité comme du beau; et, si les rêves du poète descendent parfois à une réalité criante, on se demandera tout bas s'il y avait lieu de chanter les vieux partis et s'il n'était pas du devoir d'un Français de seconder le mouvement qui doit conserver à la France son initiative et assurer dans le monde le triomphe de la vérité.

Ce recueil se lie aux choses du temps où

nous vivons : l'auteur s'en est inspiré et les avait pressenties. On verra, sous la date 1846 et de 1847, des vers qui ne jurent point avec ceux de 1848 à 1851. *Le chant des ouvriers, le Sauvage, Belzébuth, le Chant des nations* et d'autres du même genre, ont précédé la Révolution de février. C'est une réponse à ceux qui prétendent qu'elle fut une surprise. L'esprit nouveau couvait dans les masses, et on retrouve partout ces prévisions, depuis les *Chants du crépuscule* jusqu'à l'*Histoire des Girondins* ; depuis les *Affaires de Rome* de Lamennais, et sa fameuse citation de Chateaubriand qui termine le livre ; depuis le *Livre de la propriété* et la *Revue sociale*, jusqu'aux discours et aux interruptions des deux chambres. Le *Moniteur* de cette époque est plein de confidences et d'aveux.

Février 1848 n'a été qu'une conséquence

hâtée et dénouée par ceux mêmes qui l'attaquent aujourd'hui.

Mais comment un faiseur d'idylles a-t-il pu entendre ces bruits sourds, et quel rapport établir entre la ballade des *Bœufs* et ces préoccupations sérieuses? Les pâtres sont tous un peu sorciers. La vue de l'eau et des bois laisse leur esprit calme; l'intérêt ne l'obscurcit pas, et, avec ce hochement de tête que vous savez, ils vous disent leur avis des choses publiques aussi finement qu'un homme d'État. D'instinct, sachant que le peuple est le dépositaire du droit et des destinées, ils jugent, aux façons dont on use envers lui, si une crise est imminente ou lointaine, et leurs pressentiments ne les trompent guère.

Faut-il conclure de là que ces vers font suite aux centuries de Nostradamus? Qu'on prenne

la chose comme on voudra ; mais, à coup sûr, que le peuple chante bien ou mal, que ses poètes riment à tort et à travers, que ses tribuns ou ses Philosophes se disputent à ne plus s'entendre, que ses défenseurs le compromettent ; le progrès n'en fera pas une étape de moins, et la vérité se dégagera de ce chaos.

Les hommes simples et forts, ceux qui travaillent et qui font vivre sont entrés dans la cité et ont constaté leur droit à la vie morale et intellectuelle. Le mot de tyran devient ridicule parce que la chose ne se peut plus concevoir, et qu'elle est une monstruosité destinée à périr comme le mal.

Les muses sourient : après les cris de guerre, les peuples affranchis doivent se reposer dans l'harmonie.

La science crée et féconde : l'agriculture nourrira tous les hommes ; l'industrie et l'économie générale faciliteront les rapports et rendront la vie plus douce. Les arts, qui tendent toujours à élever l'âme, relieront la terre au mouvement céleste. Ceux qu'on jugeait les plus grossiers entreront dans les théories comme des esprits purs. La *Genèse* dit que l'homme est fait à l'image de Dieu : n'est-il pas temps enfin que Dieu se manifeste dans l'homme, et que, par un effort suprême, nous résolvions le problème de notre destinée ?



nous vivons : l'auteur s'en est inspiré et les avait pressenties. On verra, sous la date 1846 et de 1847, des vers qui ne jurent point avec ceux de 1848 à 1851. *Le chant des ouvriers, le Sauvage, Belzébuth, le Chant des nations* et d'autres du même genre, ont précédé la Révolution de février. C'est une réponse à ceux qui prétendent qu'elle fut une surprise. L'esprit nouveau couvait dans les masses, et on retrouve partout ces prévisions, depuis les *Chants du crépuscule* jusqu'à l'*Histoire des Girondins* ; depuis les *Affaires de Rome* de Lamennais, et sa fameuse citation de Chateaubriand qui termine le livre ; depuis le *Livre de la propriété* et la *Revue sociale*, jusqu'aux discours et aux interruptions des deux chambres. Le *Moniteur* de cette époque est plein de confidences et d'aveux.

Février 1848 n'a été qu'une conséquence

hâtée et dénouée par ceux mêmes qui l'attaquent aujourd'hui.

Mais comment un faiseur d'idylles a-t-il pu entendre ces bruits sourds, et quel rapport établir entre la ballade des *Bœufs* et ces préoccupations sérieuses? Les pâtres sont tous un peu sorciers. La vue de l'eau et des bois laisse leur esprit calme; l'intérêt ne l'obscurcit pas, et, avec ce hochement de tête que vous savez, ils vous disent leur avis des choses publiques aussi finement qu'un homme d'État. D'instinct, sachant que le peuple est le dépositaire du droit et des destinées, ils jugent, aux façons dont on use envers lui, si une crise est imminente ou lointaine, et leurs pressentiments ne les trompent guère.

Faut-il conclure de là que ces vers font suite aux centuries de Nostradamus? Qu'on prenne

la chose comme on voudra ; mais, à coup sûr, que le peuple chante bien ou mal, que ses poètes riment à tort et à travers, que ses tribuns ou ses Philosophes se disputent à ne plus s'entendre, que ses défenseurs le compromettent ; le progrès n'en fera pas une étape de moins, et la vérité se dégagera de ce chaos.

Les hommes simples et forts, ceux qui travaillent et qui font vivre sont entrés dans la cité et ont constaté leur droit à la vie morale et intellectuelle. Le mot de tyran devient ridicule parce que la chose ne se peut plus concevoir, et qu'elle est une monstruosité destinée à périr comme le mal.

Les muses sourient : après les cris de guerre, les peuples affranchis doivent se reposer dans l'harmonie.

La science crée et féconde : l'agriculture nourrira tous les hommes ; l'industrie et l'économie générale faciliteront les rapports et rendront la vie plus douce. Les arts , qui tendent toujours à élever l'âme , relieront la terre au mouvement céleste. Ceux qu'on jugeait les plus grossiers entreront dans les théories comme des esprits purs. La *Genèse* dit que l'homme est fait à l'image de Dieu : n'est-il pas temps enfin que Dieu se manifeste dans l'homme, et que, par un effort suprême, nous résolvions le problème de notre destinée ?





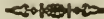
MUSE POPULAIRE.



Ne vous demandez pas ce qu'il fait quand il erre,
Et qu'on ne le voit plus, le triste solitaire ;
Il s'épuise à marcher sans trêve devant lui,
Épiant si dans l'air quelque lueur a lui,
Écoutant tour à tour les forêts et la foule,
Méditant et cherchant à son idée un moule.

Il va , lorsque les bois , tordus par les autans ,
Semblent de leurs soupirs appeler le printemps ,
Chercher de noirs aspects et les plus sombres teintes ,
Pour dire vos douleurs et colorer vos plaintes ,
O cœurs qui désirez, las de tant de revers ,
Saluer le printemps après vos longs hivers !
Quand la forêt verdoie et, plus hospitalière ,
Rappelle des oiseaux la troupe familière ;
Quand un souffle brûlant fait les plantes germer ,
Les fleurs s'épanouir et les couples s'aimer ,
Il va le long des près où la génisse broute ,
Le long de la rivière et sous la verte voûte

Que forment les tilleuls aux frênes mariés,
Étudier les tons charmants et variés
Qu'offre à ses yeux épris la divine palette ;
Afin que dans son vers cet éclat se reflète
Et que, vous y plaisant, vous lui disiez : Ami,
Allez souvent au bois où vous avez dormi ;
Allez au bord des flots, allez sous l'ombre épaisse,
Dans la grotte inspirée où vous rit la Déesse,
Y rêver de ces vers que dore le soleil,
Et ne hâtez pas trop pour nous votre réveil.
Voilà quel est son but, et s'il ne l'atteint guère,
C'est que pour ses soupirs la Muse trop sévère
En aime ailleurs, peut-être, un autre qui la fuit,
Et se plaît à lasser l'amant qui la poursuit.



LES BOEUFs.



J'ai deux grands bœufs dans mon étable ,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable ,
L'aiguillon en branche de houx .
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté .

S'il me fallait les vendre ,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs .

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux .

S'il me fallait les vendre ,

J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile ,
Ils sont doux comme des moutons ;
Tous les ans , on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons ,
Pour les mener aux Tuileries ,
Au mardi gras devant le roi ,
Et puis les vendre aux boucheries ;
Je ne veux pas , ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre ,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Quand notre fille sera grande ,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande ,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux ;
Ma fille , laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre ,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

LE CHANT DES OUVRIERS.

(1846)



Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse,

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, (ter)
A l'indépendance du monde!

Nos bras, sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au se^r avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruⁱ du coteau, grain de la plaine;
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine!

Aimons-nous, et quand nous pouvons
 Nous unir pour boire à la ronde,
 Que le canon se taise ou gronde,
 Buvons, (ter)
 A l'indépendance du monde!

Quel fruit tirons-nous des labeurs
 Qui courbent nos maigres échine?
 Où vont les flots de nos sueurs?
 Nous ne sommes que des machines.
 Nos Babels montent jusqu'au ciel,
 La terre nous doit ses merveilles :
 Dès qu'elles ont fini le miel,
 Le maître chasse les abeilles.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
 Nous unir pour boire à la ronde,
 Que le canon se taise ou gronde,
 Buvons, (ter)
 A l'indépendance du monde!

Au fils chétif d'un étranger
 Nos femmes tendent leurs mamelles,
 Et lui, plus tard, croit déroger
 En daignant s'asseoir auprès d'elles;
 De nos jours, le droit du seigneur
 Pèse sur nous plus despotique :
 Nos filles vendent leur honneur
 Aux derniers courtauds de boutique.

Aimons-nous, et quand nous pouvons

Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
 Buvons, (*ter*)
A l'indépendance du monde!

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil,
Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
 Buvons, (*ter*)
A l'indépendance du monde!

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre,

Aimons-nous, et quand nous pouvons

Nous unir pour Boire à la ronde,
 Que le canon se taise ou gronde,
 Buvons, (ter)
 A l'indépendance du monde!

LES SAPINS.



J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
 Insouciant comme un papillon bleu,
 A l'âge où l'âme à peine révélée
 Se cherche encore et ne sait rien de Dieu.
 Je composais avec amour ma gerbe,
 Quand au détour du coteau l'aspect noir
 De sapins verts couvrant un sol sans herbe,
 Me fit prier ainsi sans le savoir :

Dieu d'harmonie et de beauté!
 Par qui le sapin fut planté,
 Par qui la bruyère est bénie,
 J'adore ton génie
 Dans sa simplicité.

Le sapin brave et l'hiver et l'orage,
 Chaque printemps lui fait un éventail;
 Droite est sa flèche et vibrant son feuillage,
 L'art grec s'y mêle au gothique travail;

Ses blancs piliers, un souffle les balance
Sans plus d'effort que les simples roseaux :
Chœur végétal, symphonie, orgue immense
Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d'harmonie et de beauté !
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

Les bûcherons, dont la hache est sonore,
Sapin géant, coupent tes bois légers,
Qui porteront du couchant à l'aurore
Hommes, bestiaux et produits échangés.
De ta résine on enduira tes planches,
Tu doubleras les caps sombres sans peur,
Tantôt voguant au gré des voiles blanches,
Tantôt poussé par l'ardente vapeur.

Dieu d'harmonie et de beauté !
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

L'archet de Dieu règle votre cadence,
Musiciens rythmés par l'aquilon.
Un jour des bals vous mènerez la danse
De l'orme agreste au splendide salon.
Vous traduirez des accents dont la flamme

Cherche des cœurs l'invisible chemin ;
Aux violons vous donnerez une âme
Et vibrerez sous un archet humain.

Dieu d'harmonie et de beauté !
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

Heureux sapins, vos solives légères
Font les chalets, construisent les hameaux
Dans vos taillis se cachent les bergères,
Et les buveurs dorment sous vos rameaux.
L'humanité par vos soins est servie,
Bois familiers, dans sa joie et son deuil ;
Dans un berceau vous accueillez sa vie,
Et vous clouez ses morts dans le cercueil.

Dieu d'harmonie et de beauté !
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

Arbres divins, respectés des tempêtes,
Vous inspirez le calme et ces douceurs
Qu'aime la foule aux vers de ses poètes,
Et qu'Apollon enseignait aux neuf sœurs.
Quand au hasard la sagesse infinie
Éclaire un front, c'est à l'ombre des bois :

Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie ;
Viens, ô Lycurgue, y méditer des lois !

Dieu d'harmonie et de beauté !
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

LA MÈRE JEANNE.



Dans la vie on ne reste guères
A l'âge riant des amours,
Les ans vont comme les rivières,
Et rien n'en peut barrer le cours.
Je ne suis plus la fille fraîche
Que l'on appelait Jeanneton ;
Le soleil a rougi la pêche,
Le rosier n'est plus en bouton.

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme étant jeune paysanne
J'aimais la voix de mes pinsons. } bis.

Quand j'étais encore jeunette ,
 Une autre ne posait pas mieux
 Le papillon de sa cornette
 Et le chignon de ses cheveux ;
 Maintenant c'est une autre affaire ,
 Il s'agit bien de coqueter ;
 Du jour qu'on est mère et fermière ,
 On a d'autres chiens à fouetter :

Je suis la mère Jeanne
 Et j'aime tous mes nourrissons ,
 Mon cochon , mon taureau , mon âne ,
 Vaches , poulets , filles , garçons ,
 Dindons , et j'aime leurs chansons ,
 Comme étant jeune paysanne ,
 J'aimais la voix de mes pinsons . } *bis.*

C'est la moisson , c'est la vendange ,
 Les semailles , la fenaison :
 C'est la lessive , et tout ça mange ,
 Tout ça boit plus que de raison .
 Il faut qu'à tout je remédie ,
 Le bétail est ensorcelé ,
 Les enfants ont la maladie ,
 Cette nuit la vache a vélé :

Je suis la mère Jeanne
 Et j'aime tous mes nourrissons ,
 Mon cochon , mon taureau , mon âne ,
 Vaches , poulets , filles , garçons ,
 Dindons , et j'aime leurs chansons ,

Comme étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons. } *dis.*

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major !
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor :
Ces marcassins, ce veau qui tette,
Ces cannetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tue-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent :

Je suis la mère Jeanne

Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons. } *dis.*

C'est qu'il en faut dans un ménage
De l'argent blanc, de l'or vaillant ;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant ;
Par-dessus, votre homme se grise,
Et trébuche en rentrant au nid ;
On se bat, mais après la crise,
On s'embrasse et tout est fini :

Je suis la mère Jeanne

Et j'aime tous mes nourrissons,

Mon cochon, mon taureau, mon âne,
 Vaches, poulets, filles, garçons,
 Dindons, et j'aime leurs chansons,
 Comme étant jeune paysanne, }
 J'aimais la voix de mes pinsons. } *bis.*

MA VIGNE.



Cette côte à l'abri du vent,
 Qui se chauffe au soleil levant
 Comme un vert lézard, c'est ma vigne;
 Le terrain en pierre à fusil
 Résonne et fait feu sous l'outil;
 Le plant descend en droite ligne
 Du fin bourgeon qui fut planté
 Par notre bisaïeul Noé :

Bon Français, quand je vois mon verre
 Plein de son vin couleur de feu,
 Je songe, en remerciant Dieu,
 Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

Au printemps ma vigne en sa fleur,
 D'une fillette a la pâleur;
 L'été, c'est une fiancée
 Qui fait craquer son corset vert;
 A l'automne tout s'est ouvert :

C'est la vendange et la pressée ;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

J'aime ma vigne en vieux jaloux,
Gare à ceux qui font les yeux doux
Et voudraient caresser la belle ;
Mon sel pince le maraudeur,
Mais ne touche pas au rôdeur,
Au sorcier noir qui fait la grê'e ;
Quand il s'empare d'un coteau,
C'est comme un loup dans un troupeau.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

La cave où mon vin est serré
Est un vieux couvent effondré,
Voûté comme une vieille église ;
Quand j'y descends je marche droit,
De mon vieux vin je bois un doigt,
Un doigt, deux doigts... et je me grise ;
A moi le mur ! et le pilier !
Je ne trouve plus l'escalier.

Bon Français , quand je vois mon verre
 Plein de son vin couleur de feu ,
 Je songe , en remerciant Dieu ,
 Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

La vigne est un arbre divin ;
 La vigne est la mère du vin ,
 Respectous cette vieille mère ,
 La nourrice de cinq mille ans
 Qui , pour endormir ses enfants ,
 Leur donne à téter dans un verre ;
 La vigne est mère des amours ,
 O ma Jeanne , buvons toujours !...

Bon Français , quand je vois mon verre
 Plein de son vin couleur de feu ,
 Je songe , en remerciant Dieu ,
 Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis*)

LE SAUVAGE.

(1816)



Un jour, lassé de vivre solitaire ,
 J'aventurai mes pas ambitieux
 Sur les chemins qui sillonnent la terre
 Et dont pas un n'aboutit jusqu'aux cieux ;

Je visitai ce qu'on nomme une ville,
Repaire immense où l'homme, mon pareil,
Vit sans ombrage, à l'égal du reptile, -
En des rochers calcinés au soleil.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids !

Combien ton sort, ô frère ! me chagrine,
Ta nourriture est vile, un air malsain
Râle brûlant dans ta sourde poitrine,
Où toujours dort quelque sombre dessein ;
Le grand esprit qui me parle sur l'onde
Est moins pour toi qu'un morceau de métal,
Tu reconnais pour souverain du monde
L'or que je pêche en mon ruisseau natal.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids !

L'amour en toi n'est qu'un instinct sauvage,
Errant sans but comme une feuille en l'air ;
Aussi ta vie est un triste veuvage
Où le bonheur ne luit que par éclair.
Sais-tu qu'il faut, passager sur la terre,
Aimer à deux pour revivre après toi,

En outre aimer dans tout homme ton frère ?
L'esprit nous dit : C'est là toute la loi.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids !

La terre est grande et la sève bouillonne
En son flanc vaste au robuste contour,
Comme le vin fermente dans la tonne,
Comme en un cœur d'adolescent, l'amour :
Elle a du lin pour filer une tente
A tous ses fils, et des fruits savoureux
Pour ceux qui, las d'une trop longue attente,
En sont encore à s'égorger entre eux.

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis,
Troupe joyeuse et fraternelle,
Sous ses rameaux, dans ses doux nids !

Le jour se lève et déchire la brume
Où notre globe était emmaillotté ;
La vieille foi dans les cœurs se rallume,
Tous les esprits tendent à l'unité :
Le matelot sur les vagues hurlantes
Creuse tout droit son sillon vers le port,
Sans s'égarer aux étoiles filantes,
Les yeux fixés sur le pôle du Nord.

Quand la nature verra-t-elle

Ses nombreux enfants réunis ,
Troupe joyeuse et fraternelle ,
Sous ses rameaux , dans ses doux nids !

L'onde , la flamme et déjà l'atmosphère ,
Coursiers ardents que leur joug fait hennir ,
En un seul bond franchissant notre sphère ,
Vont rapprocher ce splendide avenir .
Fils des cités , enfants des solitudes ,
Ce jour serait demain , si nous voulions
Mettre en commun , vous rêveurs , vos études ,
Et nous nos bras teints du sang des lions .

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis ,
Troupe joyeuse et fraternelle ,
Sous ses rameaux , dans ses doux nids !

Car le temps vient d'oublier nos quer'les ,
La faim , la soif , la guerre et tous les maux ;
Il faut entrer en des routes nouvelles ,
Clairons en tête et mêlant nos drapeaux .
Couples aimants , couronnez-vous de roses ;
Artistes saints , coupez le vert laurier ,
Plus d'envieux et plus de fronts moroses ;
Allons au ciel par l'amoureux sentier .

Quand la nature verra-t-elle
Ses nombreux enfants réunis ,
Troupe joyeuse et fraternelle ,
Sous ses rameaux , dans ses doux nids !

LA COMTESSE MARGUERITE.



La comtesse Marguerite,
Veuve du comte Raymond,
Languissait comme un ermite
Sur la crête d'un vieux mont;
Avec une seule suivante,
En un castel tout délabré,
Cent fois plus morte que vivante,
Triste comme un *miserere*.

Elle avait un oratoire,
Où le corps du trépassé,
Dans le vermeil et la moire
Splendidement enchâssé,
Au cœur brûlant de la comtesse,
Dont le nom pieux nous resta,
Entretenait une tristesse
Pareille aux lampes de Vesta.

Par une nuit de décembre,
En revenant de prier,
Elle mangeait dans sa chambre
Quelques fruits de son fruitier;
La suivante vint effarée

Dire : on frappe à l'huis du château ;
Et soudain paraît à l'entrée
Un cavalier dans son manteau.

Il entre avec courtoisie ;
Il pleut de ses cheveux blonds
Le parfum de l'ambroisie
Et des fleurs de nos vallons :
Sa barbe fourchue est frisée ,
Et l'émail de ses blanches dents
Éclate en sa bouche rosée ,
Son front et ses yeux sont ardents.

Près de la veuve il prend place ;
Étale son bleu pourpoint ,
Et, pour rompre enfin la glace ,
Frappant la table du poing :
La collation est frugale ,
Dit-il avec joyeuse humeur ;
Il faut ici qu'on me régale :
J'ai grand'faim et suis grand seigneur.

Lors, la triste châtelaine,
Répondit au cavalier :
Seigneur, si ma bourse est pleine,
Je n'ai rien en mon cellier ;
Je n'ai rien plus en mon office ;
Je suis veuve, que voulez-vous ?
Prenez mon or en sacrifice ,
Laissez-moi pleurer mon époux.

Monseigneur, de la cassette,
 En souriant, prend la clé,
 L'attache à son aiguillette,
 Et soudain, ensorcelé,
 Le castel n'est plus qu'une salle
 Où, parmi les fleurs et le fruit,
 Un festin somptueux s'étale,
 Le jour s'allume en plein minuit.

Il entré de pauvres hères
 Qui se hâtent à manger ;
 Madame, ce sont vos frères,
 Reprend le bel étranger.
 Et comme son œil plein de flamme
 Troublait Marguerite en secret :
 « Ne craignez rien ! dit-il, madame,
 » Je suis Jésus de Nazareth. »

LE CHIEN DE BERGER.



J'aime mon chien, un bon gardien,
 Qui mange peu, travaille bien,
 Plus fin que le garde champêtre ;
 Quand mes moutons je mène paître,
 Du loup je ne redoute rien,

Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant,
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant;
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous,
Dès qu'il sent la trace du lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paitre,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Il entend la brebis qui bêle,
Au loin il court la rallier;
Il joue avec la blanche agnè'e,
Il lutte avec le vieux bélièr;
Quand je siffle ou quand je fais signe
Il se donne du mouvement,
Comme un sergent qui range en ligne
Les conscrits de son régiment.

J'aime mon chien, un bon gardien,

Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mene paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très-bon;
Je ne lui connais pas de vice,
Il ne prend ni lard ni jambon;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Un jour près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière;
Finaud la repêcha dans l'eau
Et moi j'aurai la récompense,
Jeanne me prend pour époux.

C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur !

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien !

BELZÉBUTH.

(1847)



Un pèlerin de vingt ans, beau, mais triste,
Le front baissé, le bâton à la main,
Marchait dans l'or, la pourpre et l'améthyste,
Dont le couchant inondait le chemin;
Il méditait sur l'humaine souffrance
Dont son cœur jeune avait connu le poids,
Et de sa plainte ou de son espérance,
L'écho lassé murmurait dans le bois :

Le monde subit la torture
D'un pouvoir infernal :
Le Bien est l'esclave du Mal.

Et cependant la clémente nature
 Parle d'amour à toute créature
 De la montagne au fond du val.

Sur un cheval aux prunelles sanglantes,
 Noir et brillant d'écarlate et d'or pur,
 Un homme passe, aux mains étincelantes,
 Au manteau sombre, au regard fauve et sûr ;
 Comme un torrent se creuse une ravine,
 Un grand chagrin a sillonné son front :
 « Allons, dit-il au piéton qui chemine,
 » Viens avec moi, monte en croupe et sois prompt. »

Le monde subit la torture

D'un pouvoir infernal :

Le Bien est l'esclave du Mal.

Et cependant la clémente nature
 Parle d'amour à toute créature
 De la montagne au fond du val.

Le beau rêveur enfourche la monture,
 A demi mort, sans parler, sans rien voir,
 Et les voilà partis à l'aventure,
 L'éperon d'or déchirant le flanc noir.
 En un clin d'œil, d'un seul bond, d'une haleine,
 Ils sont tous trois sur un sommet altier
 Auprès de qui la terre est une plaine ;
 Il y verdoie en tout temps un pommier.

Le monde subit la torture

D'un pouvoir infernal :

Le Bien est l'esclave du Mal.
 Et cependant la clémente nature
 Parle d'amour à toute créature
 De la montagne au fond du val.

« Mange du fruit, » dit l'homme au front superbe,
 En attachant son cheval aux rameaux ;
 « Il est vermeil, mais n'est-il point acerbe ?
 » C'est d'un pommier que viennent tous nos maux. »
 Le cavalier siffla dans ses dents blanches,
 Et d'un long rire effraya la hauteur ;
 Un vieux serpent fit sonner dans les branches
 Sa froide écaille, et l'enfant eut grand'peur.

Le monde subit la torture
 D'un pouvoir infernal :
 Le Bien est l'esclave du Mal.
 Et cependant la clémente nature
 Parle d'amour à toute créature
 De la montagne au fond du val.

« As-tu donc peur, dit une voix terrible,
 • De Belzébuth, de l'ange foudroyé,
 • Du vieux pommier, du Serpent de la Bible ?
 • C'est d'un enfant d'en paraître effrayé.
 • Pour posséder ici-bas la puissance,
 • Pour être un homme, il faut avoir touché
 • Au fruit amer de l'arbre de science ;
 • Depuis Adam l'on y mord sans péché. »

Le monde subit la torture

D'un pouvoir infernal :
 Le Bien est l'esclave du Mal.
 Et cependant la clémente nature
 Parle d'amour à toute créature
 De la montagne au fond du val.

- Vois à tes pieds que chaque orgueil s'isole ,
- Leur petit globe est tout bariolé ;
- Chacun vit clos dans sa triste alvéole ,
- Comptant son or et les grains de son blé.
- Veux-tu leur sang et la fleur de leur race ?
- Fais avec moi qu'ils restent divisés.
- Tous les plaisirs te suivront à la trace ;
- Prends un tronçon des vieux sceptres brisés. »

Le monde subit la torture
 D'un pouvoir infernal :
 Le Bien est l'esclave du Mal.
 Et cependant la clémente nature
 Parle d'amour à toute créature
 De la montagne au fond du val.

« Je ne crois pas que vous teniez le monde , »
 Reprit l'enfant d'un son de voix fort doux ;
 Et de sa main traçant la mappemonde ,
 Il écrivit sur le pôle : « Aimez-vous ! »
 Le cheval noir devint un blanc squelette ,
 Le vieux pommier croula sous un éclair ;
 De Belzébuth la grande silhouette
 En long serpent s'évanouit dans l'air.

Le monde échappe à la torture
 Du pouvoir infernal :
 Le Bien a terrassé le Mal ;
 Et de son sein la clémente nature
 Épand l'amour sur toute créature
 De la montagne au fond du val.

LE CHANT DES SOLDATS.

(1848 - 1849)



Toute l'Europe est sous les armes,
 C'est le dernier rôle des rois :
 Soldats, ne soyons point gendarmes,
 Soutenons le peuple et ses droits.
 Les Républiques, nos voisines,
 De la France invoquent le nom ;
 Que les Alpes soient des collines
 Pour les chevaux et le canon. (bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières !
 Qu'on mette au bout de nos fusils
 Les oppresseurs de tous pays,
 Les poitrines des Radetzki !
 Les peuples sont pour nous des frères, (ter)
 Et les tyrans des ennemis.

Pour le soldat la palme est douce,
Quand le combat fut glorieux ;
De Transnonain, de la Croix-Rousse,
Les cyprès nous sont odieux.
Quoi ! pousser à la boucherie
Des frères comme des taureaux !
C'est faire pleurer la Patrie,
Et c'est avilir des héros. (bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières !
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzki !
Les peuples sont pour nous des frères, (ter)
Et les tyrans des ennemis.

Sous le joug de la politique
Que d'affronts tout bas dévorés !
Nous pensions que la République
Nous aurait enfin délivrés.
Peuple ! avec toi nous l'avions faite ;
Te souvient-il de Février ?
Ce ne fut point une défaite ;
Nous t'avions cédé le laurier. (bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières !
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzki !
Les peuples sont pour nous des frères, (ter)

Et les tyrans des ennemis.

Nous savons ce que nous prépare
Le tigre couronné du Nord ;
De carnage il n'est point avare ,
Il tue un peuple quand il mord.
L'ordre qui règne à Varsovie ,
Dans tout le Midi révolté ,
Menace d'étouffer la vie
Et les germes de liberté. (bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières !
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays ,
Les poitrines des Radetzki !
Les peuples sont pour nous des frères, (ter)
Et les tyrans des ennemis.

De Pesth à Rome les étapes
Seraient des bûchers de martyrs ;
Les Cosaques, hideux satrapes ,
Assouviraient tous leurs désirs ,
Sur l'or, sur le vin, sur les femmes ;
Dans l'orgie et dans les débris ,
A travers le sang et les flammes ,
Ils viendraient au cœur de Paris. (bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières !
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays ,
Les poitrines des Radetzki !

Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*)
Et les tyrans des ennemis.

Soldats, arrêtons cette horde!
Elle menace d'envahir,
Danube de sang qui déborde,
Tout le passé, tout l'avenir,
Canons, de vos gueules béantes
Refoulez la marche du Czar.
Baïonnettes intelligentes,
Formons à l'idée un rempart. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières!
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzki!
Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*)
Et les tyrans des ennemis.

Que la République française
Entraîne encor ses bataillons,
Au refrain de la Marseillaise,
A travers de rouges sillons.
Que la Victoire de son aile
Touche nos fronts, et, cette fois,
La République universelle
Aura balayé tous les rois. (*bis*)

Aux armes (*bis*), courons aux frontières!
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,

Les poitrines des Radetzki!
Les peuples sont pour nous des frères, (*ter*)
Et les tyrans des ennemis.

LE NOËL DES PAYSANS.



Noël ! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs !
Jésus descend, quitte ses anges,
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

En attendant la messe, on veille,
On babille, on chante un Noël ;
Dans les récits de la plus vieille,
La jeune met son grain de sel.
Garçons joufflus, que l'on s'empresse,
Tout frais rasés, vêtus de drap ;
Filles en blanc, vite à la messe,
Une étoile vous guidera.

Noël ! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs !
Jésus descend, quitte ses anges
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Dig din don ! l'église est jolie,
(Racontons ce que nous voyons),

De beaux habits toute remplie,
De cire blanche et de rayons.
Au fond, dans une niche en verre,
Dort sur la paille un doux Jésus :
Rois et bergers sont en prière,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

Noël ! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs !
Jésus descend, quitte ses anges
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Quand à la file on communie,
L'orgue joue un air de hautbois ;
Quand toute la messe est finie,
On s'éparpille dans les bois.
Il fait si doux ! L'âme est contente,
J'entends un amoureux qui dit :
« Cette nuit le rossignol chante,
» La rose a fleuri cette nuit. »

Noël ! des étables aux granges,
Chantez vallons, dansez hauteurs !
Jésus descend, quitte ses anges
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Allons ! rentrons, car il grésille,
Dit un vieillard en grelottant,
La bûche de Noël pétille
Et le réveillon nous attend.

Respectons la vieille coutume ,
Mes beaux amoureux buvez frais ,
Mangez le boudin quand il fume ,
Vous vous embrasserez après.

Noël ! des étables aux granges ,
Chantez vallons , dansez hauteurs !
Jésus descend , quitte ses anges
Pour le bœuf , l'âne et les pasteurs.

Jésus fait dans notre nuit noire ,
Pauvres gens ! luire une clarté :
A sa santé nous devons boire ,
Avec lui naît l'égalité.
Grands et puissants à mine altière
Donnez s'il vous plait un regard
Au roi du ciel et de la terre ,
Né sur la paille d'un hangar.

Noël ! des étables aux granges ,
Chantez vallons , dansez hauteurs !
Jésus descend , quitte ses anges
Pour le bœuf , l'âne et les pasteurs.

LE CHANT DES TRANSPORTÉS.

(1849)



Pendant que sous la mer profonde
Les cachalots et le requin,
Ces écumeurs géants de l'onde,
Libres, dévorent le fretin,
Nous autres, cloués à la rive
Où la bourrasque a rejeté
Notre barque un instant rétive,
Nous pleurons notre liberté.

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, (ter)
Par nos fers et par Saint-Merry.

Les goëlands à l'aile grise,
Les hirondelles de la mer,
A leurs petits, aux jours de brise,
Apprennent le chemin de l'air;
Nos enfants ont perdu leur guide,
Peut-être n'ont-ils plus d'abri,

Et la mère à leur bouche avide
Ne présente qu'un sein tari.

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, (ter)
Par nos fers et par Saint-Merry.

Sous les yeux du fort, sur la grève
Quand nous errons le long du jour,
Nous berçant dans quelque doux rêve
Ou de République ou d'amour,
La vague des plages lointaines,
Apporte à notre simple écueil
Râles de morts et bruits de chaînes;
La démocratie est en deuil!

Et cependant, ô sainte République,
Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
Chacun de nous pour ta gloire eût péri
Et mourrait encor sans réplique;
Nous le jurons par l'Atlantique, (ter)
Par nos fers et par Saint-Merry.

Glaive rouge de la Hongrie,
Quel gant de fer t'aurait brisé?
Un homme, traître à sa patrie,
Aux pieds du Czar l'a déposé;

Au sultan demandez asile,
 Kossuth et Bem au bras puissant ·
 Georgey, dans sa villa tranquille,
 Boit et mange le prix du sang.

Et cependant, ô sainte République,
 Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
 Chacun de nous pour ta gloire eût péri
 Et mourrait encor sans réplique;
 Nous le jurons par l'Atlantique, (ter)
 Par nos fers et par Saint-Merry.

Les obus ont forcé Venise,
 Le sage Manin est banni;
 Pardonnez-nous Rome soumise,
 O Garibaldi, Mazzini!
 Quand Jésus a dit à saint Pierre :
 L'épée au fourreau doit dormir,
 Pourquoi voyons-nous son vicaire
 Et ses cardinaux la rougir ?

Et cependant, ô sainte République,
 Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
 Chacun de nous pour ta gloire eût péri
 Et mourrait encor sans réplique;
 Nous le jurons par l'Atlantique, (ter)
 Par nos fers et par Saint-Merry.

Il nous vient du pays de Bade,
 De Doullens ou de Saint-Miche!

Tantôt des bruits de fusillade,
 Tantôt des plaintes vers le ciel.
 Chez le Turc et sur la Tamise
 On cherche l'hospitalité;
 Où donc est la terre promise,
 Dieu d'amour et de liberté?

Et cependant, ô sainte République,
 Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri,
 Chacun de nous pour ta gloire eût péri
 Et mourrait encor sans réplique;
 Nous le jurons par l'Atlantique, (ter)
 Par nos fers et par Saint-Merry.

MON BIEN-AIMÉ.

(1849)



Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
 Pendant que je travaille et pleure,
 Solitaire dans ma demeure
 Comme un rossignol enfermé?

Tu fuis la ville, ardente arène
 Que se disputent les partis;
 Tu cherches la claire fontaine
 Où boivent les myosotis;

Tu vas pleurer sur ta patrie (bis)
 Et sur tes amis en prison,
 Devant l'herbe de la prairie,
 En face du grand horizon,
 Tu vas pleurer sur ta patrie!

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
 Pendant que je travaille et pleure,
 Solitaire dans ma demeure
 Comme un rossignol enfermé?

Je te suis sur toutes les pentes,
 Dans les ravins, sur les hauts lieux
 Où tu gîtes, où tu serpentes,
 Cachant ton cœur à tous les yeux.
 Que ne suis-je brin d'herbe ou rose (bis)
 Dans les jardins où je te vois,
 Où le bel oiseau qui se pose
 Pour te faire écouter sa voix :
 Que ne suis-je brin d'herbe ou rose!

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
 Pendant que je travaille et pleure,
 Solitaire dans ma demeure
 Comme un rossignol enfermé?

Je ne crains pas qu'une autre grâce
 Prenne en ses lacs ton cœur troublé;
 Je sais pourquoi ton pied se lasse
 A travers la vigne et le blé.
 Tu vas implorer la nature. (bis)

Pour qu'elle donne chaque jour
A tous ses enfants la pâture,
La paix, le sommeil et l'amour :
Tu va implorer la nature.

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
Pendant que je travaille et pleure,
Solitaire dans ma demeure
Comme un rossignol enfermé ?

Entends-tu les accents du cuivre
Inviter les pâles humains
A se tuer, au lieu de vivre
Adonnés au travail des mains ?
Oh ! ne t'en va pas à la guerre (bis)
Pour y gagner des hochets d'or,
Ou bien que ce soit la dernière
Si tu devais te battre encor ;
Oh ! ne t'en va pas à la guerre !

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
Pendant que je travaille et pleure,
Solitaire dans ma demeure
Comme un rossignol enfermé ?

Viens plutôt quand la nuit seraine,
Semant dans l'air ses blancs pavots,
Assoupit dans ses cœurs la haine,
Près de moi goûter le repos.
Oh ! rien qu'une heure, heure furtive, (bis)
Sur nous l'étoile veillera ;

A l'aube, l'alouette active
 Du sein des blés t'appellera :
 Oh ! rien qu'une heure, heure furtive.

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé,
 Pendant que je travaille et pleure,
 Solitaire dans ma demeure
 Comme un rossignol enfermé ?

LE TISSERAND.



Des deux pieds battant mon métier,
 Je tisse, et ma navette passe,
 Elle siffle, passe et repasse,
 Et je crois entendre crier
 Une hirondelle dans l'espace.

Au chanvre, quand j'étais petit,
 J'allais casser les chènevotes.
 Tantôt je dénichais un nid,
 Tantôt déchirais mes culottes :
 C'était le beau temps du plaisir.
 Le ciel depuis en fut avare.
 En septembre on faisait rouir
 Le chanvre dans la grande mare.

Des deux pieds battant mon métier,

Je lisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Le chanvre aime le plat pays,
Les oiseaux sous sa verte ombrelle
Vont becqueter le chènevis :
Il a fleur mâle et fleur femelle.
De l'une on tire le gros fil
Pour le cordage et la voilure ;
L'autre fournit le plus subtil,
Pour toile fine et pour guipure.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Quand l'hiver chasse les oiseaux,
A la veillée on vient en troupe ;
Les filles tournent leurs fuseaux
Et les garçons battent l'étope.
Chez un cordier, devenu grand,
J'ai tourné la roue à mon aise,
Et depuis je suis tisserand,
Et le serai tant qu'à Dieu plaise.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,

Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Tendre une chaîne et l'ajuster
Étampé contre la poitrine,
Nouer ses fils et les compter,
C'est minutieux, j'imagine :
Au fond des caves, le travail
Est plus beau, la toile est moins raide ;
On perd la vue à fin de bail,
Les lunettes sont un remède.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Encor, si je tis-ais en l'air,
Comme fait ma sœur l'araignée,
Sans ma lampe j'y verrais clair ;
Mais bah ! ma vie est résignée,
Il faut des voiles au vaisseau,
Aux morts des linceuls, aux fillettes
Qui me commandent leur trousseau
Des drap de lit et des layettes.

Les deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,

Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

La propreté n'a pas de rang ;
Dieu donne le chanvre et l'eau vive.
Faites gagner le tisserand
Et les laveuses de lessive.
Suffit-il pour être content
De bien manger et de bien boire ?
Il faut avoir dans tous les temps
Du linge blanc dans son armoire.

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle siffle, passe et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

LE CHANT DE LA MER.



Voyez de loin venir la mer
Avec sa chanson lamentable,
Tordant sa vague au reflet vert
Dans les galets et dans le sable.
Elle subit le mouvement
De l'universelle machine ,

Et son rauque mugissement
Est l'écho de la voix divine.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi. }

La mer submerge les trois quarts
De notre globe à sa surface;
Elle en a fait cinq grandes parts
Qu'elle supporte dans l'espace.
Voyez, le nouveau monde sort
Des plis flottants de sa tunique,
Elle embrasse du sud au nord
L'Europe, l'Asie et l'Afrique.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde, explique-toi. }

Épanouie au sein des flots,
La terre y plonge ses racines
Comme le dernier des îlots
Et comme les algues marines.

La mer nous rejette le sel ,
La soude avec la magnésie ,
Et tout ce qu'elle emprunte au ciel
D'air vital et de poésie.

O mer profonde , explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise ,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise ,
Dis-nous ta loi , dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde , explique-toi. }

Voyez à vos pieds ce poisson ,
Ou les reflets de cette écaille ,
C'est la mer vue à l'horizon ,
Des sept couleurs elle s'émaille ;
Elle respire et son remout
A les battements d'un artère
Quand dans la marée elle bout ,
On dirait l'âme de la terre.

O mer profonde , explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise ,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise ,
Dis-nous ta loi , dis-nous ta loi. } *bis.*
O mer profonde , explique-toi. }

Bûcherons , coupez le sapin ;
Scieurs de long , drus à la tâche ;

Gals charpentiers, mettons en train,
 Le marteau, la scie et la hache !
 Battez la quille du vaisseau,
 Le tisserand finit sa toile,
 Le goudron fume, on glisse à l'eau,
 L'équipage met à la voile.

O mer profonde, explique-toi.
 Grand prisme où le soleil se brise.
 Clavier où les vents et la brise
 Notent leur cadence indécise,
 Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
 O mer profonde, explique-toi. }

Quel que soit votre pavillon,
 Dieu vous aide, troupe intrépide !
 Creusez tout droit votre sillon,
 Laboureurs de la plaine humide ;
 Rapportez les trésors cachés :
 Poivre, poissons, corail et perle ;
 Surtout évitez les rochers
 Où la vague en pleurant déferle.

O mer profonde, explique-toi.
 Grand prisme où le soleil se brise,
 Clavier où les vents et la brise
 Notent leur cadence indécise,
 Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. } *bis.*
 O mer profonde, explique-toi }

Surtout ne teignez pas de sang

Le grand océan Pacifique ;
 De Trafalgar et d'Ouessant
 Cicatrisons la plaie antique.
 Marins, le plus grand des trois-mâts
 N'est sur la mer qu'une coquille ;
 Du sang versé dans les combats
 On ne fait pas la cochenille.

O mer profonde, explique-toi.
 Grand prisme où le soleil se brise,
 Clavier où les vents et la brise
 Notent leur cadence indécise,
 Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. }
 O mer profonde, explique-toi. }

bis.

LES TROIS GRACES.



Un jour, dans ma jeune saison,
 J'allais des vallons aux collines,
 Cherchant le bout de l'horizon.
 J'entrevis trois formes divines
 Sous un bois demi-ténébreux :
 C'étaient de vivantes statues,
 Elles dansaient demi-vêtues ;
 Des trois sœurs je fus amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,
Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

Une avait les cheveux châtain,
Une était brune et l'autre blonde.
M'agaçant de leurs pieds mutins,
Les trois sœurs menaient une ronde;
Leurs pieds s'entre-choquaient entre eux
Pour mieux mesurer la cadence.
Mon cœur allait avec la danse
De leurs trois rythmes amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,
Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

Dans leurs cheveux brillaient trois fleurs,
Trois fleurs que l'on aime isolées,
Mais dont les célestes couleurs
Contrastent mieux étant mêlées;
Le lis, astre tombé des cieux,
Les roses et les violettes,
Rayon des divines palettes;
Des trois fleurs j'étais amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,

Jetant les fleurs à pleines mains ,
Mes trois célestes adorées.

Leurs trois chants formaient un accord,
Et se heurtant sans choc bizarre,
Se mariaient comme le cor
Avec la flûte et la guitare.
Leurs voix, ensemble harmonieux,
Étaient comme elles nuancées,
Comme leurs mains entrelacées ;
Des trois voix j'étais amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,
Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

Ces trois sœurs, qui dansaient en rond,
Me voyant, rompirent leur chaîne
Et vinrent me baiser au front :
Je sens encor leur douce haleine,
Le doux parfum de leurs cheveux.
Grâces, qu'êtes-vous devenues ?
Toutes trois fuyant vers les nues
Ont délaissé leur amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées
Égayant nos âpres chemins,
Jetant les fleurs à pleines mains,
Mes trois célestes adorées.

LA BRUNE.



Que je vous parle d'une brune,
Dont les yeux luisent doucement
Comme le croissant de la lune
Reflété dans un lac dormant ;
De qui la taille est svelte et fine
Comme la tige des palmiers,
De qui la bouche est purpurine
Comme la pourpre des rosiers,
De qui la parole divine
Eût courbé des rois à ses pieds. (bis)

Inclinez-vous quand elle passe,
Arbres et fruits, pliez roseaux,
Murmurez flots et chœurs d'oiseaux.
La nature a filé sa grâce
Du plus beau fil de ses fuseaux.

Vous caracolerez près d'elle
Sur des chevaux d'un sang royal ;
Vous pourchasseriez la rebelle
Comme un gibier seigneurial,
Qui pour sa jambe de Diane,
Qui pour ses lèvres de rubis,

Pour sa souplesse de llane ,
Pour ses yeux noirs , vrai paradis ,
Elle esquiverait , diaphane ,
Les Nemrods et les Amadis. (bis)

Inclinez-vous quand elle passe ,
Arbres et fleurs , pliez roseaux ,
Murmurez flots et chœurs d'oiseaux.
La nature a filé sa grâce
Du plus beau fil de ses fuseaux.

Rêvez les pierres précieuses ,
Les grands troupeaux , les fleuves d'or ,
Les étoffes les plus soyeuses ,
Dont une seule est un trésor.
Imaginez une arche pleine
De tout ce qui reluit à l'œil ,
Un palais dont un pied de reine
N'oserait pas franchir le seuil.
Ses yeux y toucheraient à peine ,
Elle a mis plus haut son orgueil. (bis)

Inclinez-vous quand elle passe ,
Arbres et fleurs , pliez roseaux ,
Murmurez flots et chœurs d'oiseaux.
La nature a filé sa grâce
Du plus beau fil de ses fuseaux.

Moins haut l'aigle a bâti son aire ,
Moins haut les flèches ont volé ,

De moins haut s'abat le tonnerre,
Jusqu'où va son orgueil ailé.
Il va cherchant le cœur d'un sage,
Fût-il empereur ou berger ;
Reine au grand cœur, de plage en plage
Il faut errer et voyager.
La terre est un lieu de passage
Où le sage est un étranger. (bis)

Inclinez-vous quand elle passe,
Arbres et fleurs, pliez roseaux
Murmurez flots et chœurs d'oiseaux.
La nature a filé sa grâce.
Du plus beau fil de ses fuseaux.

LA BLONDE.



Rêvez un frêle paysage
De bruyères et de bouleaux,
Dont flotte au vent le blanc feuillage,
Comme l'écume sur les flots ;
Et sous cette ombre échevelée,
Rêvez, plus gracieuse encor
Que les bouleaux de la vallée,
La vierge aux longues tresses d'or.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre;
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Sur son passage tout l'admire
Et tout la chante d'une voix;
Brisons la guitare et la lyre,
Ses musiciens sont les bois;
La bête sort de sa tanière,
L'oiseau de son nid pour la voir;
L'étang, la source et la rivière,
Lui présentent leur bleu miroir.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre;
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

On dit qu'avec les astres même,
La nuit, elle a de longs discours;
Un autre vous dira qu'elle aime,
Sans rien conter de ses amours.
Oh! ce n'est point sous vos ombrages,
Bouleaux, sapins, genévriers,
Que nichent ses amours sauvages:
Son cœur est loin de nos sentiers.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre;
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,

Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Elle aime sous l'ombre mystique
Des palmiers d'or qui sont au ciel,
Et sa vie est un long cantique
Qui fuit loin du monde réel.
Ange, vous êtes une femme,
Le ciel est peut-être à vos pieds;
Choisissez entre mille une âme
Qui vous aime et que vous aimiez.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

LA CHATAINE.



Reine de France et de Navarre,
D'Europe et de tous les pays,
Ma châtaine est un oiseau rare
Qui niche surtout à Paris.
On la connaît de par le monde
Pour les flèches de ses doux yeux;
On la dit brune, on la dit blonde,

Mol je la place entre les deux.

Elle est changeante , ma châtaine ,
Comme les reflets du lézard ,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous enchaîne.

Est-il une taille mieux prise ,
Un pied fluet plus doux à voir ,
Une forme plus indécise
Sous les dentelles du peignoir ?
Qu'un amoureux transi soupire
Et s'égare en vœux imprudents ,
Son musical éclat de rire
Dans leur écrin montre ses dents.

Elle est changeante , ma châtaine ,
Comme les reflets du lézard ,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous enchaîne.

A la walse elle est Allemande ,
Russe à la danse , Anglaise au sport ,
A ses yeux chinois en amande ,
En Espagnole , aime à la mort .
Elle chante à l'italienne ;
Elle est aimée en son boudoir ,
Au bain , c'est une Athénienne ,
Une Française à son miroir .

Elle est changeante , ma châtaine ,

Comme les reflets du lézard ,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous enchaîne.

Oh! qu'elle est bien la fille d'Ève
Qui flatte et trompe le désir ;
C'est la réalité du rêve,
Pourtant nul ne peut la saisir.
A cheval, jouteur intrépide !
Poursuis Diane au fond du bois ;
Plus qu'une biche elle est rapide
Et met le jouteur aux abois.

Elle est changeante, ma châtaine,
Comme les reflets du lézard ,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous enchaîne.

Cherchez ! peut-être échauffe-t-elle
Les pieds du pauvre dans son sein ;
Ou, comme Jeanne la Pucelle,
Peut-être a-t-elle un beau dessein :
Un ange lui fait voir la lance,
L'arinière bleue et le cimier
Qui sauveront un jour la France,
Un autre jour le monde entier.

Elle est terrible, ma châtaine ,
Comme l'aspect d'un étendard ,
Et le charme de son regard
Est un clairon qui nous entraîne.

LE RÉVEILLON DES ÉTUDIANTS.



C'est le vingt-cinq décembre,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël,
Qui, dans la sombre cheminée,
Trace une route illuminée
D'autant d'étoiles que le ciel.

Ce vieil amant de nos grand'mères,
Le Réveillon survit toujours,
Malgré les cancans des commères,
Aux vieilles bandes des amours.
Il ramène toujours les fées
Avec le saucisson à l'ail,
Avec les poulardes truffées
Ou tout autre friand bétail.

C'est le vingt-cinq décembre,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël,
Qui, dans la sombre cheminée,
Trace une route illuminée
D'autant d'étoiles que le ciel.

La fée est parente du mage ;
Ce soir-là , chaque petit roi
Avec la dignité d'un sage
Fait souper sa fée avec soi.
Allons bourgogne , allons champagne ,
Vieux sonneurs , sonnez à grand bruit ,
Mettez votre monde en campagne
Pour qu'il arrive avant minuit.

C'est le vingt-cinq décembre ,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël ,
Qui , dans la sombre cheminée ,
Trace une route illuminée
D'autant d'étoiles que le ciel.

Eh ! quoi ! mesdames , on vous grise !
Quel scandale , quand il faudra
Que vous entriez à l'église !
Le bedeau vous en chassera.
Ah ! il vous faudrait une messe
Où Musard , d'un air solennel ,
Ferait signe à la grosse caisse
D'accompagner l'air du Noël.

C'est le vingt-cinq décembre ,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël ,
Qui , dans la sombre cheminée ,
Trace une route illuminée

D'autant d'étoiles que le ciel.

Mais je vois vos yeux de pervenche,
Devenus doux et triomphants,
Solliciter la messe blanche,
La messe des petits enfants.
La bûche s'écroule en fumée,
Nous sommes seuls restés brûlants ;
Allons ! l'alcôve parfumée
Nous montre de loin ses draps blancs.

C'est le vingt-cinq décembre,
Qu'il fait bon dans la chambre
Avec la bûche de Noël,
Qui, dans la sombre cheminée,
Trace une route illuminée
D'autant d'étoiles que le ciel.

LE CHANT DES ÉTUDIANTS.

1848)



Enfants des écoles de France,
Gais volontaires du progrès,
Suivons le peuple et sa science,
Sifflons Malthus et ses arrêts

Eclairons les routes nouvelles
 Que le travail veut se frayer :
 Le socialisme a deux ailes,
 L'étudiant et l'ouvrier. } *bis.*

Marchons sans clairons ni cymbales,
 Aux conquêtes de l'avenir,
 Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
 Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr !

N'est-ce pas le travail qui donne
 Ce qui nous fait étudier,
 Le pain, le livre monotone,
 Le vêtement et le foyer ?
 Que notre science jalouse
 Ne se tienne point à l'écart ;
 Il bat plus d'un cœur sous la blouse } *bis.*
 Amoureux de science et d'art.

Marchons sans clairons ni cymbales
 Aux conquêtes de l'avenir,
 Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
 Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr !

Avec les ouvriers, nos frères,
 Marchons bras dessus, bras dessous ;
 Laissons s'offusquer aux lumières
 Les regards fauves des hiboux.
 Émancipons l'intelligence
 De ceux qui rêvent notre mort :

Allemagne, Italie et France , }
 Portons la clarté vers le Nord. } *bis.*

Marchons, sans clairons ni cymbales ,
 Aux conquêtes de l'avenir,
 Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles ,
 Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr!

La polka, la pipe et la bière
 Ne consomment plus nos loisirs ;
 Les petits bosquets de Cythère
 Ne réveillent plus nos désirs.
 Nous avons pour maîtresse unique
 Minerve, sous de nouveaux traits :
 C'est notre jeune République ; }
 Vénus n'aura son tour qu'après. } *bis.*

Marchons, sans clairons ni cymbales ,
 Aux conquêtes de l'avenir,
 Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles ,
 Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr !

Hélas ! à des traces sanglantes
 On suit la révolution ;
 Les capitales pantelantes
 Se sont ouvertes au canon.
 De février l'étoile file ;
 Entendez les chevaux hennir !
 Un bruit se répand dans la ville : }
 Les Cosaques vont revenir. } *bis.*

Marchons sans clairons ni cymbales
 Aux conquêtes de l'avenir,
 Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
 Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr!

Hurrah! jeunesse des écoles,
 A Vienne, à Berlin, à Paris,
 Partout lampions et farandoles
 Feraient sauter tout le pays :
 Tyrans et vieux abus, arrière!
 De Dieu nous sommes le flambeau ;
 Attilas qui portez la guerre,
 Vous n'en êtes que le fléau! } *bis*.

Marchons, sans clairons ni cymbales,
 Aux conquêtes de l'avenir,
 Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles,
 Comme a fait Robert Blum (*bis*), le glorieux martyr!

LES FRAISES DES BOIS.



Quand de juin s'éveille le mois,
 Allez voir les fraises des bois
 Qui rougissent dans la verdure
 Plus rouges que le vif corail
 Balançant comme un éventail

Leur feuille à triple découpure.

Qui veut des fraises du bois joli !

En voici,

En voici mon panier tout rempli ,

De fraises du bois joli ! *(quater)*

Rouge au dehors , blanche au dedans ,

Comme les lèvres sur les dents ,

La fraise épand sa douce haleine

Qui tient de l'ambre et du rosier ;

Quand elle monte du fraisier ,

On sait que la fraise est prochaine.

Qui veut des fraises du bois joli !

En voici,

En voici mon panier tout rempli ,

De fraises du bois joli ! *(quater)*

O fraise ! un poëte latin

T'aurait fait mûrir sur le sein

De Vénus ou de sa maitresse ;

Je te préfère où tu te plais ,

A l'ombre où les rossignolets

Modulent sans fin leur tendresse.

Qui veut des fraises du bois joli !

En voici ,

En voici mon panier tout rempli ,

De fraises du bois joli ! *(quater)*

Hélas ! n'entends-je pas venir

Un essaim qui vient vous cueillir ?

Petits garçons , petites filles ;
 Ils pillent fraises , fleurs et nids ,
 Sans craindre les serpens tapis ,
 Ni les guêpes , ni les chenilles.

Qui veut des fraises du bois joli !

En voici ,

En voici mon panier tout rempli ,

De fraises du bois joli ! (*quater*)

Dans l'écorce du coudrier
 Serrez les filles du fraisier ,
 Qu'elles ne voient plus la lumière !
 A la halle pour quelques sous ,
 Avec les panais et les choux ,
 On va les vendre à la fruitière.

Qui veut des fraises du bois joli !

En voici ,

En voici mon panier tout rempli ,

De fraises du bois joli ! (*quater*)

La fontaine des Innocents
 Voit la nuit , parmi les passants ,
 Dormir plus d'une paysanne
 A qui son bras sert d'oreiller ,
 La lune garde son panier ,
 La lune blonde et diaphane.

Qui veut des fraises du bois joli !

En voici ,

En voici mon panier tout rempli ,

De fraises du bois joli! *(quater)*

La belle aurait pu sans souci,
Manger ses fraises loin d'ici
Au bord d'une verte fontaine
Avec un joyeux moissonneur
Qui l'aurait prise sur son cœur;
Elle aurait eu bien moins de peine.

Qui veut des fraises du bois joli!

En voici,

En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! *(quater)*

LE CHANT DES PAYSANS.

(1849)



Quand apparut la République
Dans les éclairs de Février,
Tenant en main sa longue pique,
La France fut comme un brasier:
Dans nos vallons et sur nos cimes
Verdit l'arbre de liberté;
Mais les quarante-cinq centimes
Et Juin plus tard ont tout gâté.
Oh! quand viendra la belle!

Voilà des mille et des cents ans
Que Jean Guêtré t'appelle,
République des paysans ! *(bis)*

Mais ce beau feu s'éroule en cendre ;
Le diable en passant l'a soufflé,
Le crédit n'a fait que descendre,
Et l'ouvrage est ensorcelé ;
La souffrance a fait prendre en grippe
La jeune Révolution
Comme le vieux Louis-Philippe,
Et nous nommons Napoléon.

Oh ! quand viendra la belle !
Voilà des mille et des cents ans
Que Jean Guêtré t'appelle,
République des paysans ! *(bis)*

Napoléon est sur son siège,
Non point l'ancien, mais un nouveau
Qui laisse les blés sous la neige
Et les loups manger son troupeau.
Quand l'aigle noir fond sur tes plaines,
Terre d'Arcole et de Lodi,
Il se tient coi... dedans ses veines
Le sang du Corse est refroidi.

Oh ! quand viendra la belle !
Voilà des mille et des cents ans
Que Jean Guêtré t'appelle,
République des paysans ! *(bis)*

Que va donc devenir la France ,
Si rien n'en sort à ce moment
Où le cri de l'indépendance
Nous appelle au grand armement ?
Soldats, citoyens, faites place
Aux paysans sous vos drapeaux ;
Nous allons nous lever en masse
Avec les fourches et les faux.

Oh ! quand viendra la belle !
Voilà des mille et des cents ans
Que Jean Guétre t'appelle,
République des paysans ! (bis).

Les noirs et les blancs sans vergogne
Voudraient nous mener sur Paris ,
Pour en faire une autre Pologne ,
Et nous atteler aux débris :
A bas les menteurs et les traîtres ,
Les tyrans et les usuriers !
Les paysans seront les maîtres ,
Unis avec les ouvriers.

Oh ! quand viendra la belle !
Voilà des mille et des cents ans
Que Jean Guétre t'appelle ,
République des paysans ! (bis).

La terre va briser ses chaînes ;
La misère a fini son bail ;
Les monts, les vallons et les plaines

Vont engendrer par le travail.
 Affamés, venez tous en foule
 Comme les mouches sur le thym ;
 Les blés sont mûrs, le pressoir coule :
 Voilà du pain, voilà du vin !

Oh ! quand viendra la belle !
 Voilà des mille et des cents ans
 Que Jean Guêtré t'appelle,
 République des paysans ! (*bis*).

MON ANE.



L'autre jour à cheval sur l'âne,
 La tête en l'air, je m'en allais
 Quérir des navets pour ma Jeanne,
 Serrant la bête des mollets.
 Fleurissait au bord de la route,
 Plein de piquants un gros chardon ;
 Mon âne l'avise et le broute,
 Mâchant l'herbe avec le bridon :

Hue donc, mon âne, (*bis*)
 Si je baguenaude en chemin,
 Morniflette ! il fera vilain ;
 Au retour, dame Jeanne
 Me garde un revers de main. } (*bis*)

Vient à passer fleur de bourrique,
 A longue oreille, à l'œil bleu-noir;
 L'âne brait, d'honneur il se pique,
 Il est tout aise de la voir.
 Sur ses deux jambes de derrière,
 En renâclant, il se tient droit :
 J'étais bien près de baiser terre,
 Il s'en fallait juste d'un doigt.

Hue donc, mon âne, (bis)
 Si je baguenaude en chemin,
 Morniflette ! il fera vilain ;
 Au retour, dame Jeanne }
 Me garde un revers de main. (bis)

Après, lui prend une fringale,
 L'âne sentimentalement
 Les quatre fers en l'air s'étale
 Avec musique et tremblement.
 Je criais entre l'âne et terre,
 Comme quand on saigne un pourceau ;
 Quand on m'a péché dans l'ornière,
 Je buvais à même au ruisseau.

Hue donc, mon âne, (bis)
 Si je baguenaude en chemin,
 Morniflette ! il fera vilain ;
 Au retour, dame Jeanne }
 Me garde un revers de main. (bis)

Enfin j'arrive à la verdure,

De navets j'arrache un arpent,
 J'en charge à crever ma monture,
 Nous revenons clopin, clopant.
 L'âne, en chemin, tournant la tête
 Du bout des dents mord au navet :
 Un bouchon de houx nous arrête
 A la porte du cabaret.

Hue donc, mon âne, (bis)
 Si je baguenaude en chemin,
 Morniflette ! il fera vilain ;
 Au retour, dame Jeanne }
 Me garde un revers de main. (bis)

Je bois, laissant l'autre à la porte,
 Quelques brocs avec les amis,
 Tant que sur l'âne on me rapporte
 A moitié saoul, à moitié gris.
 Au retour, jugez la surprise,
 Plus de navets dans le panier !
 Jeanne d'un soufflet me dégrise :
 Il en cuit de se marier.

Hue donc, mon âne, (bis)
 Si je baguenaude en chemin,
 Morniflette ! il fera vilain ;
 Au retour, dame Jeanne }
 Me garde un revers de main. (bis)

Si l'on sait dans le voisinage
 Que ma Jeanne m'a souffleté,

Au mardi gras , c'est un usage ,
 Sur l'âne je serai monté ,
 Lié d'une corde solide ,
 Coiffé de deux cornes au front ;
 Tenant la queue au lieu de bride ,
 Et tous les enfants nous suivront !

Hue donc , mon âne ,
 Si je baguenaude en chemin ,
 Morniflette ! il fera vilain ;
 Au retour , dame Jeanne
 Me garde un revers de main.

| (bis)
 |

LE DAHLIA BLEU.



Où donc s'envolent vos semaines ,
 Pourquoi , soucieux jardiniers ,
 Ce surcroît de soins et de peines ?
 Vos jardins sont des ateliers
 Où vous tissez des fleurs humaines.
 O fleurs divines d'autrefois !
 Lis et roses , fuyez aux bois ;
 Bluets , pervenches , violettes
 Myosotis , vivez seulettes ,
 Sous l'œil de Dieu ,
 Ils rêvent le dahlia bleu.

Qu'il faudrait une main savante
Pour semer à son gré l'azur
Qui des cieux colore la tente,
Se réfléchit dans un flot pur,
Et dans mille fleurs nous enchante !
Toute fleur qui nous laisse voir
Le bleu du ciel dans son miroir,
Bluet, pervenche, violette,
Myosotis, éclot seulette
 Sous l'œil de Dieu :
Ils rêvent le dahlia bleu.

Autour des walses, des quadrilles,
Des rondes et des jeux du soir,
Où se pressent les jeunes filles,
Rôde un spectre vêtu de noir
Qui censure les plus gentilles.
Vous n'êtes rien, frêles beautés,
Au prix des rêves enchantés
Qui tourbillonnent dans sa tête.
Nulle part il ne voit complète
 L'œuvre de Dieu,
Il rêve le dahlia bleu.

Voyez les rondes les dimanches,
Sous les vieux noyers des hameaux !
Ces enfants ou brunes ou blanches
Sont les myosotis des eaux
Ou les bluets ou les pervenches.
Voyez dans le bal animé

Ces enfants qui n'ont pas aimé,
 Pâles comme les violettes,
 Peut-être au sein de ces fleurettes,
 Filles de Dieu,
 Se cache le dahlia bleu!

LE CHANT DES NATIONS. *



Tous les captifs qui sur la terre
 Courbaient leur front, l'ont relevé
 Pour commencer la grande guerre,
 Par qui leur droit sera sauvé.
 Ils ont fait ranger à leur tête
 Les hommes libres leurs aînés,
 Qui s'en vont calmes à la fête
 Devant ces lions déchainés.

Le jour des grands destins se lève
 Au son du cuivre et du tambour.
 O guerre ! c'est ton dernier jour !
 Le glaive brisera le glaive,
 Et du combat naîtra l'amour.

Chaque patrie envoie un nombre

* Ce chant a été publié en 1847 sans musique, à la suite d'un poème de l'auteur intitulé : FIN DE LA POLOGNE, chez G. de Gonet, rue des Beaux-Arts, 7.

De combattants pris au hasard
Parmi ceux qui souffraient dans l'ombre :
Ah ! ils se sont levés trop tard !
Mais leur colère amoncelée
Fera d'un coup rompre leurs fers ,
Et l'on verra dans la mêlée
Quels maux leurs grands cœurs ont soufferts.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre ! c'est ton dernier jour !
Le glaive brisera le glaive ,
Et du combat naîtra l'amour.

Les couleurs de mille bannières
Flottant au front des légions ,
Rappellent aux yeux les frontières
Qui séparaient les nations ,
Mais l'espérance étant commune ,
Ces bannières vont se mêlant :
Ces nations n'en font plus qu'une
Sous le drapeau bleu , rouge et blanc.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre ! c'est ton dernier jour !
Le glaive brisera le glaive ,
Et du combat naîtra l'amour.

Faut-il que la foule avilie
D'un seul orgueil soit l'instrument ,

Et que son échine assouplie
Redoute un brutal châtement !
Ce n'est point ainsi qu'on nous mène ,
On n'emprisonne pas le feu ,
Et l'immortelle race humaine
Porte en ses flancs l'âme de Dieu.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre ! c'est ton dernier jour !
Le glaive brisera le glaive ,
Et du combat naîtra l'amour.

Sur son beau cheval de bataille ,
Le despote accourt furieux :
La fusillade et la mitraille
Pleuvront au signe de ses yeux.
Marchons en colonne serrée
Sur son armée au sombre abord ,
Lentement , comme la marée ,
Entre les écueils de son bord.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre ! c'est ton dernier jour !
Le glaive brisera le glaive ,
Et du combat naîtra l'amour.

Il voudrait encor nous voir vivre
Enchaînés comme les démons.
Nos ossements , comme le givre ,

Blanchiront la plaine et les monts
 Avant cette honte suprême
 De subir son joug détesté.
 Dieu seul est grand, il veut qu'on l'aime
 Et qu'on le serve en liberté.

Le jour des grands destins se lève
 Au son du cuivre et du tambour.
 O guerre! c'est ton dernier jour!
 Le glaive brisera le glaive,
 Et du combat naitra l'amour.

EUSÈBE.



Les bûcherons de la vallée
 Montrent au doigt le jeune fou,
 Sa chevelure échevelée
 A tous les vents bat sur son cou;
 Son œil, bleu comme l'eau du fleuve,
 Roule parfois un pleur amer;
 Car son cœur subit une épreuve
 Plus grande que l'eau de la mer.

Il aime, folie extrême!
 Enfant de rien,
 La fille même
 Du baron chrétien.

A sa fenêtre il l'a surprise
Se regardant à son miroir ;
Il erre, du parc à l'église,
Dans les taillis pour l'entrevoir :
Elle est grande, leste et mignonne ;
De la chevelure au soulier,
On voit qu'elle est une baronne,
Et lui n'est rien qu'un écolier.

Il aime, folie extrême !
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

C'est un écolier d'aventure,
Ne sachant ni grec ni latin,
Qui s'est épris de la nature
Et de la belle un beau matin :
Il faut qu'au monde tout lui cède ;
Le baron lui résisterait,
Dieu lui-même vient à son alde,
Et lui révèle un grand secret :

Il aime, folie extrême !
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

Ce grand secret, ce beau mystère,
Qui le change en un Salomon,
C'est que riche et pauvre sur terre

Sont pétris d'un même limon ;
Que l'amour seul et la science
Élèvent le commun niveau :
Avec son secret il s'avance
Jusqu'à la porte du château.

Il aime, folie extrême !
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

Il parle au nom de la science
Et de l'amour au vieux baron,
Qui porte croix et fer de lance
Sur champ d'azur avec fleuron :
« Ce serait une vilénie, »
Dit le baron peu convaincu,
« De voir figurer ton génie
» Et ton amour sur mon écu ! »

Il aime, folie extrême !
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.

La vierge écoutait bouche close,
Et cependant, ses jolis doigts
Cueillaient du laurier, de la rose,
Parmi les arbustes du bois :
Ajoutons à nos armoiries,
Fit-elle au baron résigné,

Ces branches nobles et fleuries :
Ainsi le contrat fut signé.

Il m'aime, bonheur suprême !
Son cœur vaut bien
La fi le même
Du baron chrétien.

LA MUSETTE NEUVE.



Qu'on m'apporte du houx ,
Pour y percer trois trous !
Oh ! la bonne amusette ! lon la !
Du houx , du buis ou du sureau ,
Avec une peau de chevreau ,
Pour faire une musette , lon la ,
Pour chanter mes amours ,
Tout le long de mes jours.

Ma Jeanne, je t'aime,
Je t'offre mon cœur : (bis)
Garde-le de même
Qu'un muzuet en fleur.
Ma Jeanne est plus belle
Que le ciel et l'eau , (bis)
Elle est plus cruelle
Qu'un coup de couteau.

Qu'on m'apporte du houx,
 Pour y percer trois trous!
 Oh ! la bonne amulette ! lon la !
 Du houx , du buis ou du sureau ,
 Avec une peau de chevreau ,
 Pour faire une musette , lon la ,
 Pour chanter mes amours ,
 Tout le long de mes jours.

J'ai pour la coquette,
 Sous mes gros sabots, (bis)
 Brisé la musette
 Aux fredons si beaux,
 Qui dans les familles,
 Depuis six cents ans (bis),
 Mariait les filles
 De nos paysans.

Qu'on m'apporte du houx,
 Pour y percer trois trous !
 Oh ! la bonne amulette ! lon la !
 Du houx , du buis ou du sureau ,
 Avec une peau de chevreau ,
 Pour faire une musette , lon la ,
 Pour chanter mes amours
 Tout le long de mes jours.

Musette nouvelle,
 Il faut l'attendrir ! (bis)
 Sinon la cruelle
 Me fera mourir.

Jusqu'à la rivière
 Je cours comme un fou, (bis)
 J'y prends une pierre,
 L'attache à mon cou.

J'attache la pierre,
 A genoux au bord, (bis)
 Disant ma prière
 Pour braver la mort :
 Et sous l'eau muette
 Iront sans nager, (bis)
 Amour et musette,
 Musette et berger.

Qu'on m'apporte du houx,
 Pour y percer trois trous !
 Oh ! la bonne amulette ! lon la !
 Du houx, du buis ou du sureau,
 Avec une peau de chevreau,
 Pour faire une musette, lon la,
 Pour chanter mes amours,
 Tout le long de mes jours.

LA FILLE DU PEUPLE.



Sous les haillons et sous la bure,
 Qui n'a vu sourire une fois,

Entre dix mille , une figure
Plus fraîche que l'eau dans les bois !
Qui n'a , sur le croûlant abîme
De l'infamie et des douleurs ,
Surpris dansante une victime
Plus délicate que les fleurs !

Oiseau sans nid , fleur sans racine ,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur ?

Enfant de Dieu , qu'elle est souffrante !
La pauvreté meurtrit sa chair,
Qui , de limpide et transparente,
Devient rude et noircit à l'air :
Des cités aux champs la poussière,
La fange, les chardons sanglants ,
Et tous les venins de la terre
Mordent et rongent ses pieds blancs.

Oiseau sans nid , fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur ?

Hélas ! quand sa beauté résiste
Aux outrages inférieurs ,
Son printemps n'en est pas moins triste,
Ses matins n'en sont pas meilleurs.
Que de vipères et d'embûches

S'entrecroisent à ses talons!
Autour du trésor de ses ruches ,
Quel bourdonnement de frelons!

Oiseau sans nid , fleur sans racine ,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur ?

Qu'une invisible sentinelle
Veille au seuil de votre réduit!
Usez plutôt votre prunelle
Aux lueurs des lampes de nuit ;
Trempez de sueurs et de larmes
Votre pain noir de tous les jours ,
Plutôt que de livrer sans armes
Vos amours frêles aux vautours.

Oiseau sans nid , fleur sans racine ,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine ;
N'êtes-vous pas aussi ma sœur ?

Celle de qui l'âme se donne
Pour des bijoux et pour de l'or,
Se prépare un brumeux automne ,
Un hiver plus sinistre encor !
Le jour où sa beauté s'envole
Avec l'essaim des jouvenceaux ,
La voyez-vous , la pauvre folle !
Grossir de pleurs l'eau des ruisseaux.

Oiseau sans nid , fleur sans racine ,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur ?

Mais l'héroïne qui se garde
De tout injuste ravisseur
Est sacrée , et Dieu la regarde
Avec des yeux pleins de douceur.
Un souffle emporte Geneviève
A la rencontre d'Attila :
Jeanne la Pucelle se lève ;
Saxons et Normands , halte-là !

Oiseau sans nid , fleur sans racine ,
Cœur aimant qui cherchez un cœur,
Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur ?

Fille du peuple , sœur aimée ,
Qui veillez à tous les grabats ;
Qui , dans le sang et la fumée ,
Arrachez leur proie aux combats ;
Que votre joyeux règne advienne ,
Qu'on brise les fers à vos pieds ,
Et que l'on vous couronne reine
Avec du myrte et des rosiers !

Oiseau sans nid , fleur sans racine ,
Cœur aimant qui cherchez un cœur ,

Racontez-moi votre origine :
N'êtes-vous pas aussi ma sœur ?

MARGUERITE.



Ma fleur, ce n'est pas la pervenche ;
Ma fleur d'amour, mon doux trésor,
C'est une marguerite blanche
Que nuance un beau reflet d'or.
Mais, las ! autour d'elle bourdonne
Essaim folâtre et dangereux :
Faut-il que sa blanche couronne
S'effeuille aux doigts des amoureux !

Que Dieu t'abrite
Contre l'aquilon,
O marguerite,
Astre du vallon !

Tes sœurs, moins que toi fortunées,
Heureuse fleur ! le plus souvent,
Dans la prairie abandonnées,
Voient leurs débris jetés au vent ;
Mais toi, l'ombrage d'un grand chêne
Te garantira des autans,

Et l'eau d'une claire fontaine
Éternisera ton printemps.

Que Dieu t'abrite
Contre l'aquilon,
O marguerite,
Astre du vallon !

Pourtant, s'il faut que l'on te cueille,
Que ce soit un naïf amant
Qui te répète à chaque feuille :
« Je l'aime passionnément,
Et, pour prix d'une telle flamme,
Je n'ose demander à Dieu
Qu'une parcelle de son âme.
Blanche fleur ! m'aime-t-elle un peu ? »

Que Dieu t'abrite
Contre l'aquilon,
O marguerite,
Astre du vallon !

LE BRACONNIER.



Tôt, tôt, partons bon braconnier !
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier

Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race ;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse ,
Des balles pour les gardes-chasse ,
Autre gibier.

Mauvais coucheur et mauvais diable ,
Mal ficelé, mal culotté ,
De gros sabots chaussé, botté ,
Je ne suis point chasseur aimable ;
Mon fusil n'est point travaillé
Comme une fine tabatière ,
Non, c'est un vieux fusil à pierre
Dont le canon est tout rouillé ,
C'est une vieille canardière.

Tôt, tôt, partons bon braconnier !
Avec la gourde et la besace ,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race ;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse ,
Des balles pour les gardes-chasse ,
Autre gibier.

A l'heure où le hibou se lève ,
Ou bien avant qu'il soit couché ,
En un clin d'œil enharnaché ,
A mon lourd sommeil je fais trêve.
Je m'en vais au chant des grillons ,

A nos gardes-chasse en découdre,
Toujours avare de ma poudre,
Qui, pour les bois et les sillons,
Est plus sanglante que la foudre.

Tôt, tôt, partons bon braconnier !
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race ;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse ;
Des balles pour les gardes-chasse ,
Autre gibier.

Devinant toujours ma pensée,
Guettant sans bruit comme un serpent,
Mon chien qui va clopin clopant,
Vaut mieux qu'une meute dressée.
Il découvre tout traquenard,
Filet tendu, piège ou ficelle.
Quand le gibier s'y prend de l'aile
Ou de la patte, mon renard
Le rapporte à mon escarcelle.

Tôt, tôt, partons bon braconnier !
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race ;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse ,

Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

En braconnant ainsi je gagne
De quoi, si j'étais moins buveur,
Devenir moi-même un chasseur,
Maître de toute une montagne.
Moi devenir un muscadin,
A train de chasse, à mine altière,
Posséder une meute entière,
Porter la guêtre en peau de daim !
J'aimerais mieux casser mon verre.

Tôt, tôt, partons bon braconnier !
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race ;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse,
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

Ces beaux chasseurs de circonstance,
Savez-vous à quoi cela sert ?
Quant ils fêtent leur Saint-Hubert,
C'est moi qui fournis la pitance ;
Ce jour-là, de leur bon argent,
Le braconnier refait sa bosse ;
Il se grise comme un colosse
Avec la veuve d'un sergent,

Qu'il épouse en sixième noce.

Tôt, tôt, partons bon braconnier !
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race ;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse,
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

UNE CHAÎNE.



Vous êtes à l'adolescence
La fleur des fleurs de la cité,
Des vertus vous êtes l'essence,
Et la perle de la beauté.
De l'âme et des yeux on vous aime,
Parmi tous qui choisirez-vous,
Qui ravira le diadème,
Qui s'appellera votre époux ?

Vous souriez comme une reine
A maints discours ;
Mais vous ne rivez pas la chaîne
De vos amours.

L'un pour vous a vidé son coffre ,
Mais , dans ses écrins vainement ,
De sa main ridée il vous offre
Or, bijoux, perles, diamants ;
Vainement dans ses flatteries
Étincelant avec efforts ,
Entre vous et ses pierreries
Il sait découvrir mille accords.

Vous souriez comme une reine
A maints discours ,
Mais vous ne rivez pas la chaîne
De vos amours.

Un autre plus aimant peut-être ,
Langoureux comme un rossignol ,
Fait gémir sous votre fenêtre
La guitare de l'Espagnol ;
Il vous mêle en ses folles phrases
Aux fleurs du ciel et des sentiers ;
En des sonnets emplis d'extases ,
Il met la lune sous vos pieds :

Vous souriez comme une reine
A maints discours ,
Mais vous ne rivez pas la chaîne
De vos amours.

Et moi ma belle enchanteresse ,
N'osant pas même vous parler ,

Je vais raconter ma détresse
Aux bois qui savent consoler ;
Le bouleau fleuri me conseille ,
Le bouvreuil m'apprend son secret ,
Qui se dit tout bas à l'oreille
Au plus profond de la forêt.

Et vous souriez, ô ma reine ,
A mon discours ;
Nous nous aimons , rivez la chaîne
De nos amours.

MON AIEULE.



Je ne crois pas qu'elle soit morte
Ma belle aïeule aux cheveux blancs ;
Chaque soir, elle ouvre ma porte ,
Et vers mon lit vient à pas lents :
Seulement je la vois plus belle ;
L'azur vif est moins radieux
Que son visage et sa prunelle
Ravivés aux splendeurs des cieux.

Mon aïeule au jeune sourire ,
Des cieux lointains votre séjour ,
A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

Quand le coq matinal vous chasse
Et vous renvoie à votre lieu,
Nul autre ne tient votre place
A votre table au coin du feu.
Absente je vous vois encore,
J'entends encore où vous étiez
Sous vos doigts le fuseau sonore,
Le rouet bruyant sous vos pieds.

Mon aïeule au jeune sourire,
Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

Quand mon âme penche inquiète
Entre deux projets hasardeux,
J'attends votre signe de tête
Avant d'oser dire : Je veux !
Aucune erreur ne vous égare,
Victorieuse de la mort,
Et vos yeux doivent être un phare
Qui mène toujours à bon port.

Mon aïeule au jeune sourire,
Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

Quand ma trame sera tissée,
Quand mon œil jettera mourant

Les vestiges d'une pensée
 A l'eau du terrestre torrent ,
 Au seuil de la vie éternelle,
 Mon aïeule , je vous attends,
 C'est vous qui pousserez mon aile
 A franchir les bornes du temps.

Mon aïeule au jeune sourire,
 Des cieus lointains votre séjour,
 A notre ciel revenez luire
 Pour y consoler mon amour.

LES LOUIS D'OR.



Un soir, le long de la rivière,
 Sous l'ombre des noirs peupliers,
 Près du moulin de la meunière,
 Passait un homme de six pieds :
 Il avait la moustache grise,
 Le chapeau rond, le manteau bleu ;
 Dans ses cheveux soufflait la bise :
 C'était le diable ou le bon Dieu.
 Sa voix, qui sonnait comme un cuivre,
 Et qui rendait le son du cor,
 Me dit : Au bois il faut me suivre,
 Je te promets cent louis d'or.

Je le suivis sans résistance
Par son œil rouge ensorcelé,
Il m'aurait montré la potenco
Que je n'aurais pas reculé.
Il marchait plus vite qu'un lièvre,
Il n'avait pas l'air de courir,
La frayeur me donnait la fièvre,
Je croyais que j'allais mourir;
Mais lui, pour me faire revivre,
Disait, rendant le son du cor :
Au fond du bois il faut me suivre,
Je te promets cent louis d'or.

Au fond du bois nous arrivâmes;
Il faisait nuit, les arbres verts
Jetaient dans l'air de vertes flammes,
Je crus entrer dans les enfers;
J'entends un bruit épouvantable
Et je vois mon homme tout nu :
Holà ! je reconnais le diable
A sa queue, à son front cornu.
Il me fait voir ouvert un livre,
Où rien n'était écrit encor,
Et me dit de sa voix de cuivre :
Veux-tu gagner cent louis d'or ?

Jure ton sang, jure ton âme,
Jure le diable et jure Dieu,
Que tu n'épouseras pas femme,
Ni du hameau ni d'autre lieu

Au moins avant ta quarantaine ;
 Et qu'on te verra tous les jours
 Courir de fredaine en fredaine
 Sans te fixer dans tes amours ;
 Quand sa griffe eut rougi le livre,
 Sa voix résonna comme un cor ;
 Il me dit : signe , et je te livre
 En or sonnante cent louis d'or.

Au lieu de signer sur la page
 Où le diable avait mis ses doigts ,
 Je songeai qu'il était plus sage
 De faire un grand signe de croix,
 Le diable partit en fumée ,
 Et je fus transporté soudain
 Chez ma mennière bien-aimée,
 Dans une chambre du moulin.
 Elle disait : Tiens je te livre
 Mon cœur, mon moulin, mon trésor :
 Elle avait en gros sous de cuivre,
 La belle avait cent louis d'or.

LA FÊTE DU CURÉ.



Dans un modeste presbytère ,
 Un bon pasteur des plus anciens ,

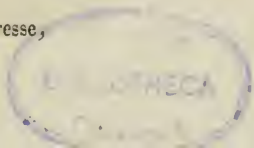
Que Dieu laissait encor sur terre
Pour faire le bonheur des siens ,
Disait , chaque année à sa fête ,
A tout son troupeau réuni :
Mes chers enfants , mon âme est prête
A regagner son premier nid.

Pourquoi tromper ceux que l'on aime ?
Lui répondaient les paysans ;
Vous nous dites toujours de même
Tous les ans ,
Vous nous direz encor de même
Dans dix ans.

Alors il leur contait sa vie ,
Qu'il datait déjà de longtemps ;
En sa jeunesse poursuivie ,
Il avait eu d'affreux instants.
A son arrivée au village ,
On avait planté ce noyer
Dont le soixantième feuillage
Ne laissait pas de l'égayer.

Pourquoi tromper ceux que l'on aime ?
Lui répondaient les paysans ;
Vous nous dites toujours de même
Tous les ans ,
Vous nous direz encor de même
Dans dix ans.

Enfin , joyeux de leur tendresse ,



Il disait pour les consoler :
Mes bons amis rien ne me presse ,
Et j'attendrai pour m'en aller
Que les rameaux dont se couronne
Le vieux noyer soient reverdis ,
Puisque parmi vous Dieu me donne
Un avant-goût du paradis.

Pourquoi tromper ceux que l'on aime ?
Lui répondaient les paysans ;
Vous nous dites toujours de même
Tous les ans ,
Vous nous direz encor de même
Dans dix ans.

LE VIN DE LA PLANÈTE.



Tout l'été sur la colline ,
En visitant mes raisins ,
Rien qu'à voir leur bonne mine
Je prédisais de bons vins ;
Et la nuit levant la tête
Vers les cieus tout grands ouverts ,
J'appelais une comète
Pour dorer mes pampres verts.

J'appelais une comète,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Une influence bénigne,
Comme je l'avais rêvé,
De loin réchauffait la vigne;
Les savants l'ont bien prouvé.
Amis, la vendange est belle;
Ce n'est jamais sans raison
Qu'une planète nouvelle
Met le nez à l'horizon.

J'appelais une comète,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

On dit qu'à notre équilibre
Manquait ce monde nouveau;
Là-dessus chacun est libre
De tourmenter son cerveau.
Depuis que sur ma vendange
A soufflé l'astre clément,
Ma tête varie et change
D'équilibre à tout moment.

J'appelais une comète,

La planète vient au pas
Faire oublier la comète ,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Les tonneaux et les bouteilles ,
Les pressoirs et les celliers ,
Laissent la vendange aux treilles ;
Le bois manque aux tonneliers.
Qu'il est lampant et limpide
Ce vin terrible en naissant !
C'est comme un soleil liquide
Qui s'allume en votre sang.

J'appelais une comète ,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète ,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Dieu n'est pas un méchant juge,
Tout en frappant , il sourit ;
Le lendemain du déluge
Le cep de Noé fleurit.
La pluie a noyé les terres ;
Le soleil a cuit les blés ,
Mais la vigne emplit nos verres ,
Buvons à coups redoublés.

J'appelais une comète ,

La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Oh ! la bienheureuse année,
En dépit de nos revers,
Ma Lisette enluminée
Met sa coiffe de travers.
Au lit conjugal fidèle,
Le rusé marchand du coin
Souffle à minuit sa chandelle,
Et laisse dormir son vin.

J'appelais une comète,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Le vin de notre planète
Dans mille ans sera cité ;
Voyez, la vapeur en tête,
Cheminer l'humanité ;
C'est une ère qui commence
L'âge fleuri de l'amour,
Qu'on cisèle un verre immense
Où chacun boive à son tour.

J'appelais une comète,

La planète vient au pas
 Faire oublier la comète,
 Dont le vin ne valait pas
 Le vin de la planète.

LES TAUREAUX.



Voyez paitre aux bords des marais
 Ces taureaux dont les rudes traits,
 Le fanon superbe,
 Attirent plus d'un voyageur
 Qui les regarde, tout songeur,
 Des prés tondre l'herbe.

On voit s'agiter les roseaux
 Partout où leurs larges naseaux
 Soufflent leur haleine;
 Leurs yeux ont des reflets sanglants,
 Leur poil flotte sur leurs fronts blancs
 En touffes de laine.

Dans ces taureaux à l'œil de feu,
 L'Égypte aurait choisi son Dieu.
 Pour ses sacrifices,
 Rome eût pris le plus argenté,
 Le plus fier, qui passe en beauté
 Les blanches génisses.

Leurs cornes menacent le ciel
Et perceraient d'un coup mortel,
 Eu rase campagne,
Le plus vaillant toréador
Qui moissonne la gloire et l'or
 Aux cirques d'Espagne.

Qu'il vienne à passer par hasard
Une génisse au doux regard,
 Vers leur marécage,
Ils feront, sauvages amants,
Retentir de mugissements
 Rivière et pacage.

Restez libres dans le désert,
Broutez le pâturage vert,
 Fuyez nos entraves !
Loin des tyrans et des bourreaux,
Paissez en liberté, taureaux :
 Les bœufs sont esclaves.

LES BORDS DE LA SAONE.



Briller dans les cités
N'est point ce que j'envie ;
Mais aux bords enchantés
Où j'essayai la vie

Comme un oiseau, sa voix,
Qu'un soir ma vie éteinte
Tombe comme la plainte
D'un oiseau dans les bois :

Oh ! qui me rendra tes rivages,
Saône que j'aime, et tes ombrages
De peupliers,
Où les colombes si fidèles
Appelaient en battant des ailes
Leurs doux ramiers ?

Oh ! comme j'aimerais,
Sous tes vertes saulées,
Goûter l'ombre et le frais,
En entendant mêlées
Au bruit de leurs troupeaux
Les chansons des bergères
Que ces lieux solitaires
Invitent au repos.

Oh ! qui me rendra tes rivages,
Saône que j'aime, et tes ombrages
De peupliers,
Où les colombes si fidèles
Appelaient en battant des ailes
Leurs doux ramiers ?

Hélas ! loin de tes bords
La fortune m'exile.
Que n'ai-je ses trésors !

Pour ton eau si tranquille,
On verrait mon esquif
Fuir l'océan du monde
Qui cache sous son onde
Le dangereux récif.

Oh ! qui me rendra tes rivages,
Saône que j'aime, et tes ombrages
De peupliers,
Où les colombes si fidèles
Appelaient en battant des ailes
Leurs doux ramiers ?

CHANT D'AMITIÉ.

A. E. L.



Nous sommes deux , âmes et corps ,
Formant par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées ,
Deux branches d'arbre entrelacées.

Marchons ! L'un sur l'autre appuyés ,
Nous franchirons montagne et plaine ,
Ne lassant jamais que nos pieds ;
Nos cœurs sont toujours en haleine.

Cédant au poids de la chaleur,
Un même fruit nous désaltère,
Un même vin qu'on rend meilleur
En le buvant au même verre.

Nous sommes deux, âmes et corps,
Formant, par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées
Deux branches d'arbre entrelacées.

Que nous combattions isolés,
Le frère éloigné de son frère,
Ou comme chevaux attelés
Au même char dans la carrière,
Faisons toujours un seul faisceau
De nos lauriers, de nos couronnes;
L'arc de triomphe est un arceau
Qui repose sur deux colonnes.

Nous sommes deux, âmes et corps,
Formant, par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées,
Deux branches d'arbre entrelacées.

Comme les deux ailes de fer
Du vaisseau que la vapeur mène
Tranchent les vagues de la mer,
Traversons la tourmente humaine!
Notre navire glorieux,
Dût le vent déchirer ses voiles,

Un jour montera dans les cieux
- Pour s'y changer en deux étoiles !

Nous sommes deux , âmes et corps ,
Formant , par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées ,
Deux branches d'arbre entrelacées.

Ainsi liés peut-on souffrir ?
Que l'un ou l'autre on nous accuse ,
L'un pour l'autre voudra mourir ,
Comme jadis dans Syracuse.
Denis , voyant de tels amis ,
Les rendit à leur douce étreinte ,
Et supplia pour être admis
En tiers dans leur amitié sainte.

Nous sommes deux , âmes et corps ,
Formant , par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées ,
Deux branches d'arbre entrelacées.

A sa prèle ils se sont tus ;
Ils auraient admis le génie ,
Ou la science ou les vertus ,
Mais non jamais la tyrannie.
Suivons un exemple si beau
D'amitié pure et de courage ,
Et qu'un jour sur notre tombeau
Deux lauriers mêlent leur ombrage.

Nous sommes deux , âmes et corps ,
Formant , par les secrets accords
De nos cœurs et de nos pensées ,
Deux branches d'arbre entrelacées.

LA SÉRÉNADE.



Les roses pour moi sont pareilles ,
Pareilles pour moi sont les fleurs
Que Mai répand de ses corbeilles
Sur les vallons , sur les hauteurs ;
Mais dans la guirlande embaumée
Des jeunes filles de vingt ans ,
Dont chacune est tout un printemps ,
Je ne vois qu'une bien-aimée !

Les étoiles et les planètes
Qui , dansant en rond dans les cieux ,
Font rêver bergers et poètes
Sont toutes des sœurs à mes yeux ;
Mais sur la terre parsemée
D'astres et de rayons épars ,
Je ne vois rien que les regards
De tes yeux , ô ma bien-aimée !

Qu'un rossignol s'épuise et meure !

Au faite du même tilleul ,
Un autre chantant dans une heure
T'apprendra qu'il n'était pas seul.
Aucune musique animée
Ne peut tromper mes longs ennuis
Si ce n'est, entre mille bruits ,
La chanson de ma bien-aimée.

Que toutes les fleurs se flétrissent !
Que les oiseaux meurent d'amour !
Et que les étoiles périssent ,
Périsse la clarté du jour
Plutôt que ma fleur parfumée,
Ma chanson, mon étoile d'or ;
Que l'univers périsse encor
Plutôt que toi, ma bien-aimée !

LE ROSSIGNOL ET LES ROSES.



Un jour je trouvai près du sol ,
Au temps des brises les plus chaudes ,
Dans l'herbe, un nid de rossignol.
Au fond brillèrent trois émeraudes ,
Trois œufs, pleins de chansons d'amour,
Si Dieu les voulait faire éclore.

Appelant son époux sonore,
La mère attristait l'alentour.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Trois roses fleurissaient auprès,
Roses d'une teinte rêvée,
Qui semblaient naître tout exprès
Pour les amours de la couvée;
Alors je sentais doucement
Éclorre en moi trois douces choses :
Il fleurissait en moi trois roses ;
Mon cœur couvait un nid charmant.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Mon cœur couvait trois œufs divins,
La foi, l'amour, la poésie.
Trois jours après, quand je revins,
De froid mon âme fut saisie.
Le nid gisait, et l'églantier
Pleurait ses roses églantines ;
Le nid divin, les fleurs divines
De mon cœur jouchaient le sentier.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Illusions flétries !

A UN BERCEAU.

A MON AMI M***.



Que Dieu, notre souverain maître,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril!

Quand les nids sont encore vides,
Les nids où soupire l'oiseau,
Mère, je vois tes yeux avides
Rester fixés sur un berceau.
C'est que dans ce berceau repose
Le nouveau-né, le bien-aimé;
Son œil est bleu, sa lèvre est rose,
Son petit souffle est embaumé.

Que Dieu, notre souverain maître,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril!

Tout célèbre ta bienvenue,
Enfant éclos sous les baisers;
Le printemps empourpre la nue

Et verdit les sommets boisés ;
Il vide ses pleines corbeilles
Et ses trésors les plus secrets ,
Sur les prés épand les abeilles
Et les oiseaux sur les forêts.

Que Dieu , notre souverain maître ,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril !

La main du Seigneur est ouverte
Et tous ses dons ont ruisselé ;
Sur les coteaux , la vigne est verte ;
La plaine voit fleurir le blé.
Enfant , que ton âme bénie
Reçoive ainsi les dons de Dieu !
Que ton front couve le génie ,
Ton cœur l'amour, cet autre feu !

Que Dieu , notre souverain maître ,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril !

Fleurissez , rose et violette ,
Où ses petits pieds marcheront ;
Qu'une fée , avec sa baguette ,
Vienne toucher son petit front.
Ne t'écarte pas de la route
Qui conduit ton père au bonheur ;

Que ton ombre soit toujours toute
Sous le rayon droit de l'honneur !

Que Dieu , notre souverain maître ,
Éloigne tout péril
Du bel enfant qui vient de naître
Parmi les fleurs d'avril !

LA VACHIE BLANCHE.



Connaissez-vous ma vache blanche ?
Elle est plus blanche que son lait :
Elle broute les bouts de branche ,
L'herbe fine et le serpolet.
Tous les printemps elle est génisse ,
Tous les hivers a deux jumeaux ,
Toute l'année elle est nourrice
De la ville et de nos hameaux.
Sa mamelle est une rivière ,
Une rivière de bon lait :
Elle connaît ma main légère ;
Une autre ne peut pas la traire :
Gare au pied fourchu , s'il vous platt !
Elle a jambe de demoiselle ,
Large flanc , regard caressant

Comme la lune encor nouvelle ,
Ses cornes forment un croissant.
A son fanon pend une cloche
Qu'on entend d'une lieue au loin ,
Dès qu'elle flaire mon approche ,
Elle bondit comme un poulain.

Sa mamelle est une rivière ,
Une rivière de bon lait :
Elle connaît ma main légère ;
Une autre ne peut pas la traire :
Gare au pied fourchu , s'il vous plaît !

Le lait de Blanche est une essence
Des fleurs sauvages du pays ;
Il renferme plus de science
Que tous les livres de Paris :
Plus d'un visage lamentable ,
Qui se flétrissait de langueur,
A retrouvé dans son étable
Le teint rougeaud et la vigueur.

Sa mamelle est une rivière ,
Une rivière de bon lait :
Elle connaît ma main légère ;
Une autre ne peut pas la traire :
Gare au pied fourchu , s'il vous plaît !

Depuis tantôt dix-huit cent trente ,
Mon flanc ne s'est pas reposé ,
Et tous les ans , comme une rente ,

Il me vient un poupon rosé :
Quel beau garçon ! quel brin de fille !
Quelles femmes ! quels bons maris !
Leur sang comme un vin clair pétille :
C'est Blanche qui les a nourris.

Sa mamelle est une rivière,
Une rivière de bon lait :
Elle connaît ma main légère ;
Une autre ne peut pas la traire :
Gare au pied fourchu , s'il vous plait !

LA CHANSON DU BANQUET.

(24 février 1848)



Un temps d'arrêt suspend la destinée :
Qu'est devenu le mot d'ordre en avant ?
Nous naviguons la poupe retournée ;
Le vaisseau flotte en un calme énervant.
Les intérêts ont fait la nuit si noire !
Quatre-vingt-neuf n'est qu'un rêve aujourd'hui ;
Quand on y songe , on a grand'peine à croire
Qu'un tel soleil sur notre France ait lui !

La France dort , mais n'est pas morte ;
Elle a des sursauts en dormant.

Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Nos trois couleurs dont la teinte est salie
Ne disent rien aux yeux des nations :
Suisse, Pologne, Allemagne, Italie,
Faites sans nous vos révolutions.
En d'autres temps, la France tout entière
Se fût levée à la voix du tribun ;
Et nos fusils n'ont passé la frontière
Que pour servir à l'ennemi commun.

La France dort, mais n'est pas morte ;
Elle a des sursauts en dormant.
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Noir ennemi dont l'engeance pullule
Quand on la croit étouffée à jamais ;
Perçant toujours cellule sur cellule,
Il mine tout de la base aux sommets ;
Sa mission sur terre est de détruire,
Et d'obscurcir la céleste clarté ;
Il asservit, et pourtant fait bruire,
Cocarde au front, le mot de liberté.

La France dort, mais n'est pas morte ,
Elle a des sursauts en dormant.
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

La liberté, cette vierge féconde,
Vous voudriez l'étouffer au berceau
Et que son nom fût effacé du monde,
Vous l'attaquez dans Voltaire et Rousseau ;
Et, malgré vous, quand l'univers l'adore
Et la connaît pour la fille de Dieu,
Vous essayez de la trahir encore,
Sur l'habit noir endossant l'habit bleu.

La France dort, mais n'est pas morte ;
Elle a des sursauts en dormant,
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Quatre-vingt-neuf avait brisé nos chaînes ;
Mais les cadets sont bien loin des aînés !
L'or et la peur sont le mors et les rênes
Qui nous tiendront désormais bâillonnés.
Plus d'union, rentrez chez vous tout morne ;
Isolez-vous dans la terreur des lois ;
Donnez-nous donc pour enseigne une borne :
De nos drapeaux s'enfuit le coq gaulois.

La France dort, mais n'est pas morte ;
Elle a des sursauts en dormant.
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Quelques suppôts de la sainte alliance,
Et des vendus, dans le temple introduits,

O liberté, sont-ils toute la France?
Ils sont à peine un hameau dans Paris.
Que l'heure sonne ! et la France lassée
Effacera leurs œuvres et leurs noms.
Un peuple entier, mû par une pensée,
Peut d'un veto désarmer les canons.

La France dort, mais n'est pas morte ;
Elle a des sursauts en dormant ;
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

LA RÉPUBLICAINE.

(25 février 1848)



La République, cette reine
Qui donne des leçons aux rois,
En trois tours d'horloge a sans peine
Ressuscité tous nos vieux droits.
On se battait pour des réformes,
Pour des semblants de liberté ;
Elle a brisé les vaines formes,
Et rétabli son unité.

Que la terre entonne un cantique !
Gloire au peuple, joie en tout lieu !

Jurons par l'eau , l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu ,
Vive la République! (bis)

Un roi sorti des barricades ,
Par un fourbe austère abrité ,
Osaient de leurs folles bravades
Menacer le peuple irrité :
Cette mer est notre domaine
Et ces flots mouvants nos sujets ,
Disaient-ils d'une voix hautaine ,
Le peuple a brisé leurs projets.

Que la terre entonne un cantique !
Gloire au peuple , joie en tout lieu !
Jurons par l'eau , l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu ,
Vive la République ! (bis)

Des enfants qui pouvaient à peine
Lever les moellons à deux mains
Ont déparé sans peur ni haine ,
Et sans souci des lendemains ;
Des hommes qui ne savaient guère
Ce que disaient les beaux parleurs ,
Ont cimenté toutes ces pierres
Avec leur sang et leurs sueurs.

Que la terre entonne un cantique !

Gloire au peuple , joie en tout lieu !
Jurons par l'eau , l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu ,
Vive la République ! (bis)

Tuez le peuple ! allez mes braves !
Mais ce sont vos frères , voyez !
Comme eux vous êtes des esclaves ;
Les soldats s'étaient fourvoyés ,
Mais ils sont revenus bien vite ,
Musique en tête et cœurs contents ,
« Mon cousin , hâtez votre fuite ! »
Les rois sont partis pour longtemps.

Que la terre entonne un cantique !
Gloire au peuple , joie en tout lieu !
Jurons par l'eau , l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu ,
Vive la République ! (bis)

Plus de tyrans bons ou superbes !
Valent-ils donc la liberté ?
Laissons pousser les hautes herbes
Dans leur palais inhabité.
Et vous , belles artilleries ,
Escadrons , fantassins , spahis ,
Vous n'êtes plus aux Tuileries ,
Vous êtes à votre pays !

Que la terre entonne un cantique !
Gloire au peuple, joie en tout lieu !
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu ,
Vive la République ! (bis)

Le monde enfin voit luire une ère
Que dès longtemps nous prédisions ;
La République, notre mère,
De ses yeux emplis de rayons ,
A la liberté nous convie,
A la douce fraternité :
C'est le ciel même en cette vie,
En attendant l'éternité.

Que la terre entonne un cantique !
Gloire au peuple, joie en tout lieu !
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique :
La République vient de Dieu ,
Vive la République ! (bis)

L'ÉMIGRÉE DE FRANCE.

(Avril 1848)



Mon mari, que je vénère,
En fuite, après Février,
M'a poussée en Angleterre,
Mais que faire en ce terrier ?
Je conçois qu'un diplomate
Dans tes brouillards s'acclimate,
O terre des longs ennuis !
Une femme délicate
Ne peut vivre qu'à Paris.

Le bruit français incommode
La souveraine des mers
Qui veut transplanter la mode
Dans ses parcs froids et déserts.
Vous êtes un peu bien vaine ;
Laissez ma petite reine,
Laissez l'aile aux colibris,
Aux Chinois la porcelaine,
Et les modes à Paris.

Nos gais artistes de France
Ont traversé le détroit ;

Le théâtre est pris d'avance ,
Mais l'enthousiasme est froid.
On leur jette une guinée ,
Mais sitôt qu'elle est donnée
L'artiste a perdu son prix ;
Vous reviendrez l'autre année ,
On n'admire qu'à Paris.

Pardonnez, chère Angleterre ,
Si je vous hais sans raison ;
Ailleurs qu'à Paris la terre
N'est pour moi qu'une prison.
Je trouve la France infâme ,
Je la déteste en mon âme ;
Mais je veux revoir les nids
Dont est brodé Notre-Dame :
Qu'on me ramène à Paris.

L'Opéra fait-il relâche ,
Que deviennent les amours ?
Chacun a repris sa tâche
Et la Seine suit son cours.
Où montrer cette dentelle ?
Ma loge vide m'appelle ,
Au diable tous les maris !
Steamer, fuis à tire-d'aile :
On n'est belle qu'à Paris.

On dit que des barricades
On a remis les pavés ,

Que du feu des canonnades
Nos hôtels sont préservés.
On dit que le peuple même
Est beau ; quant à moi je l'aime,
Et jusqu'aux yeux je rougis
Quand j'entends comme un blasphème
Parler mal de mon Paris.

LA DÉLAISSÉE.



Je ne suis pas contente ,
Mon cœur est en souci :
Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti! (ter)

Parti pour la montagne
D'où l'on ne revient pas ,
En laissant sa compagne
Seule avec ses hélas ,
Seule dans la nuit noire ,
Dans le jour blanc aussi ,
N'ayant que ma mémoire
Pour me parler de lui.

Je ne suis pas contente ,

Mon cœur est en souci :
Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti ! (ter)

Sa mine rouge et fière
A l'éclat du soleil ;
Au ciel et sur la terre
Il n'a pas son pareil,
Beau comme un capitaine ,
Comme un tambour-major,
Plus beau sous la futaine
Qu'un autre en veste d'or.

Je ne suis pas contente ,
Mon cœur est en souci :
Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti ! (ter)

T'en souvient-il encore
De nos soirs amoureux
Sous notre sycomore ?
Alors nous étions deux :
Les yeux bleus de la lune
Nous jetaient leur clarté,
Et je ne suis plus qu'une
En ce lieu regretté !

Je ne suis pas contente ,
Mon cœur est en souci :

Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti ! (ter) .

Le chapeau sur l'oreille ,
Galant et fin parleur ,
Comme on voit une abeille
Errer de fleur en fleur ,
Il court de belle en belle
Leur promettant son cœur :
Ma belle demoiselle ,
Voyez son air moqueur !

Je ne suis pas contente ,
Mon cœur est en souci :
Mon âme est dans l'attente
De mon ami ;
Il est parti ! (ter)

C'est un loup qui s'habille
En petit mouton blanc ,
Que femme , veuve et fille ,
Doivent fuir en tremblant :
Si l'on voulait s'entendre ,
Oh ! l'on s'en vengerait ;
Nous le mènerions pendre
Au fond de la forêt .

Je ne suis pas contente ,
Mon cœur est en souci :

Mon âme est dans l'attente
 De mon ami ;
 Il est parti ! (ter)

C'est cruel tout de même
 D'aimer et de haïr,
 De tuer ce qu'on aime :
 J'aimerais mieux mourir.
 Il n'est que la rivière
 Pour guérir si grand mal ,
 A moins de s'aller faire
 Sœur dans un hôpital.

Je ne suis pas contente ,
 Mon cœur est en souci :
 Mon âme est dans l'attente
 De mon ami ;
 Il est parti ! (ter)

LA FRANCE A PIE IX. *

(1816)



La matrone des sept collines ,
 L'antique veuve des Césars ,

* Le pape n'a point répondu à cet appel.

Gisait, beau lis dans les épines,
 Étrangère dans ses remparts,
 Mo: dant les pierres de ses places
 Hurlant des lamentations :
 Pie, à son rang tu la replaces
 Sur le trône des nations.

Pieux Saint-Père,
 Le monde qui se désespère,
 Dans tes yeux cherche la clarté;
 Regarde-le pour qu'il prospère;
 Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Dès que le vote du conclave
 Par l'esprit céleste inspiré,
 Met dans tes mains son peuple esclave,
 Vive Pie! il est délivré.
 La lumière se fait dans Rome;
 Une è e nouvelle y fleurit.
Bravo! Pio nono! Grand homme,
 Tu fais revivre Jésus-Christ.

Pieux Saint-Père,
 Le monde qui se désespère,
 Dans tes yeux cherche la clarté;
 Regarde-le pour qu'il prospère;
 Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Blanche orpheline du Calvaire,
 La liberté rit à l'amour,

Et la justice, moins sévère,
 Montre sa balance au grand jour.
 Mais de tout temps la foi punique
 De Rome guetta les chemins. ..
 Transteverin, prends la tunique
 Et le casque des vieux Romains!

Pieux Saint-Père,
 Le monde qui se désespère,
 Dans tes yeux cherche la clarté;
 Regarde-le pour qu'il prospère;
 Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Un soir le dôme de Saint-Pierre
 Baignait de sa vive lueur
 Les Romains et la ville entière
 Courbés sous l'anneau du pêcheur.....
 Sous tes pieds couvait la tempête :
 Dans l'ombre des poignards ont lui,
 Et l'aigle noir à double tête
 Hors de son aire pousse un cri.

Pieux Saint-Père,
 Le monde qui se désespère,
 Dans tes yeux cherche la clarté;
 Regarde-le pour qu'il prospère;
 Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Où tend cette menace impie ?
 Le vicaire du Christ est là !

Comme a fait Léon, notre Pie
 Repousserait un Attila.
 Sur ta mule blanche, en étole,
 Tiare au front, labarum en main,
 Tu descendras du Capitole,
 Entraînant tout dans ton chemin.

Pieux Saint-Père,
 Le monde qui se désespère,
 Dans tes yeux cherche la clarté;
 Regarde-le pour qu'il prospère;
 Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

A ta voix, l'Italie antique -
 Une et libre s'élancerait :
 D'Albion et de l'Amérique
 Un secours ailé volerait ;
 La jeune Allemagne qui rêve
 En glaive allongerait ses fers ;
 Israël que ta main relève
 T'enverrait l'or de l'univers.

Pieux Saint-Père,
 Le monde qui se désespère,
 Dans tes yeux cherche la clarté ;
 Regarde-le pour qu'il prospère ;
 Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Et notre France!... ta parole
 Sans bras armés a tout calmé :

Une pacifique auréole
Entoure ton front bien-aimé.
Désormais l'Italie est libre ;
Mais que d'enfants captifs ailleurs !
Combien ta paternelle fibre
Doit tressaillir de leurs douleurs !

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté ;
Regarde-le pour qu'il prospère ;
Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis).

Veux-tu commencer la croisade ?
Des Apennins entends l'écho
Rouler encor la fusillade
Et le canon de Marengo !
Des vieilles tombes féodales
Où l'on veut nous ensevelir,
Nos jeunes preux brisant les dalles,
Sauraient encor vaincre ou mourir.

Pieux Saint-Père,
Le monde qui se désespère,
Dans tes yeux cherche la clarté ;
Regarde-le pour qu'il prospère ;
Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

LE MALHEUR.



Connaissez-vous cet étranger
Dont le regard est toujours sombre,
Dont la présence est un danger :
Est-ce un vivant ? n'est-ce qu'une ombre ?
S'il s'assied à votre festin,
Son aspect glace vos convives,
Comme le givre du matin
Enlève aux fleurs leurs couleurs vives :
Est-ce la mort ou le destin ?

Il transforme tout ce-qu'il touche,
Les mets en des charbons ardents
Qui, consumés à votre bouche,
Tombent en cendre sous vos dents ;
Quand sa main maigre verse à boire,
En allant du verre au gosier,
Le vin se change en liqueur noire,
Qui vous brûle comme un brasier
Et vous laisse un affreux déboire.

Par lui, les rois ensorcelés
Perdent leur trône et l'espérance ;
Par lui, les maris désolés
Et les joueurs pleurent leur chance ;

Il fait les lauriers se flétrir
Sur le front pâli des poètes ;
Il fait les conquérants mourir
Avant d'achever leurs conquêtes ,
Et les avares s'appauvrir.

J'ai vu des pâtres tout en larmes
Accuser les lutins jaloux
D'avoir attiré par des charmes ,
Ou la maladie ou les loups.
Chaque journée était funeste :
Les brebis n'avaient plus de lait ,
Les moutons mouraient de la peste ,
Et tout le troupeau s'en allait ,
Les larrons s'acharnant au reste.

Si vous êtes vingt amoureux ,
Dix tourtereaux, dix tourterelles ,
Par des prestiges ténébreux
Il désunit vos blanches ailes ;
Il pipe les dés au joueur ,
Vous dupe avec des amulettes ,
Vous trompe avec une lueur :
C'est le grand noueur d'aiguillettes ;
C'est ce qu'on nomme le malheur.

LA SIBÉRIENNE.

DÉMEMBREMENT DE LA POLOGNE.

(1846 - 1847)



Nous rentrons dans l'âge de fer :
Bourreau, fais l'apprêt du supplice !
Liberté, bon droit et justice
Ne sont plus que des mots en l'air.
Nos pères croyaient voir l'aurore
D'un âge libre et florissant ;
Ils ne voyaient qu'un météore
Chargé d'une vapeur de sang.

Adieu patrie
Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Eh quoi ! tout un peuple oserait
Se dire libre sur la terre !
Il faut le contraindre à se taire,
Il faut étouffer son secret.
A cette horde vagabonde
Refusez le pain et le sel,
Qu'il ne soit plus en lieu du monde
D'asile à ce grand criminel.

Adieu patrie
Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Si quelqu'un s'avise ici-bas
De redresser un peu la tête ,
Son front attire la tempête ,
L'embûche rampe sous ses pas.
Socrate n'est plus qu'un impie ,
Galilée est chargé de fers ;
Sur une croix Jésus expie
La rédemption des pervers.

Adieu patrie
Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Tyrannie ! ô monstre géant !
Ta faim n'est jamais assouvie ,
Il faut que toute noble vie
S'abîme en ton gosier béant.
Agneaux , taureaux , boucs et colombes ,
Par centaines sacrifiés ,
Sont tes plus humbles hécatombes ;
Il te faut des peuples entiers.

Adieu patrie

Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Au moins n'avons-nous pas baisé
Le pied fourchu de cette idole ;
Nous luttons de notre parole ,
Notre glaive s'étant brisé.
Frères ! notre cause est la vôtre !
Que le plus petit d'entre vous
Se lève et se change en apôtre
Pour annoncer les droits de tous !

Adieu patrie
Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

L'homme , sitôt qu'il vient au jour,
A tout le genre humain pour frère ,
Et dès le ventre de sa mère ,
A droit à la vie , à l'amour.
En prenant sa part dans l'ouvrage ,
Il a , pourvu qu'il aime un peu ,
Un coin libre dans l'héritage ,
Et ne doit de compte qu'à Dieu.

Adieu patrie
Et liberté !

Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Tous ces droits sacrés nous sont pris
Par la tyrannie... Anathème!
Entendez notre cri suprême,
Hommes libres de tous pays.
Qu'un hurra lointain nous réponde
Quand nous allons nous engloutir ;
Dieu doit la liberté du monde
Au rôle d'un peuple martyr.

Adieu patrie,
Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

LES FERS A CHEVAL.



L'horloge au plus prochain nuage
Envoyait les coups de minuit,
Car tout dormait dans le village,
Hors la bête et l'oiseau de nuit ;
Un bruit sourd traverse l'espace,
Puis un homme rouge, à cheval,

Court droit à la fenêtre basse
De la maison du maréchal.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme ;
Saute du lit bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

Entends-tu ? la maison s'ébranle ,
Dit la femme en le réveillant ,
A l'homme qui court au chambranle ,
Et l'ouvre à grand'peine en bâillant.
Vite, du charbon à la forge ,
Dit le nocturne cavalier,
Ou mon ongle imprime à ta gorge
L'empreinte d'un rouge collier.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme ;
Il faut forger bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

Sous le soufflet la forge éclate ,
Comme un soupirail de l'enfer ,
Et dans la fournaise écarlate
Le forgeron plonge son fer.
Ce n'est pas du fer qu'on attache
Au sabot de mon blanc coursier,
Dit l'hôte en frisant sa moustache ,
Ni de l'argent , ni de l'acier.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme ;
Il faut forger bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

C'est de l'or qu'il vous faut, mon maître ?
Dit l'artisan mort de frayeur ;
Car dans l'ombre il voyait paraître
Les lourds tromblons de monseigneur.
Hélas ! je ne suis point orfèvre,
Et ne vends point de ce métal.
Monseigneur se pinça la lèvre
D'un air inquisitorial.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme ;
Il faut forger bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

N'as-tu pas d'un vieil héritage
Conservé trente louis d'or ?
Et vos bijoux de mariage,
Ne les gardez-vous pas encor ?
Le malheureux crut voir le diable
Sous le masque du cavalier,
Et comme on sèmerait du sable,
Jeta son or dans le brasier.

Ohé bonhomme (*bis*),
Demain s'achèvera ton somme ;

Il faut forger bon gré mal gré,
Mon cheval blanc est déferré.

Sitôt la besogne finie,
L'homme rouge monte à cheval,
Et riposte par l'ironie
Aux prières du maréchal.
Tu veux le prix de ta ferrure ?
Entends sonner sur le pavé
Les sabots d'or de ma monture,
Et dis si tu n'as point rêvé.

Adieu bonhomme (*bis*),
Jusqu'à l'aube reprends ton somme ;
On n'arrête pas à son gré
Un cheval blanc si bien ferré.

Le forgeron bondit sur place,
Brandit ses marteaux dans les airs ;
Il a , pour découvrir leur trace,
D'un pied de loup marqué les fers ;
Il veut amener une troupe
Et chasser l'homme rouge aux bois :
« S'il avait mis ta femme en croupe,
» Que ferais-tu ? » dit une voix.

Allons, mon homme (*bis*),
Il faut achever notre somme ;
On n'arrête pas à son gré
Un cheval blanc si bien ferré.

LA JEUNE RÉPUBLIQUE.

(1813)



Paris est sorti du tombeau
En renversant la sentinelle,
Radieux comme un Christ nouveau ;
Répandons la bonne nouvelle.
Bouches de fer, canons, fusils,
Tambours, clairons, bouches de cuivre,
Apprenez à tous les pays
Comment la France a pu revivre.

Peuples, venez de toutes parts,
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart ;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

Hautaine, et les pieds dans le sang,
Nous l'avions vue aux barricades
Hurler avec un mâle accent
Le cantique des fusillades ;
Victorieuse, on l'a pu voir,
Essuyer le sang de sa pique

Et nous rappeler au devoir
En nous montrant l'olive antique.

Peuples, venez de toutes parts
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

Que ferons-nous au lendemain?
Les nations sont dans l'attente;
Si nous succombons en chemin,
L'abîme est au bas de la pente.
Au lieu d'enterrer ton argent,
Riche, en proie aux fausses alarmes,
Va plutôt dire à l'indigent :
Formons ensemble un faisceau d'armes!

Peuples, venez de toutes parts
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

Que l'argent circule à plein bord
Comme un fleuve qui vivifie;
Que dans un fraternel accord
Le riche au pauvre se confie!
L'artisan donnant ses labeurs,
Que le penseur donne ses veilles;

Nous ferons des suc les meilleurs
Le miel des humaines abeilles.

Peuples , venez de toutes parts
Voir la République nouvelle ,
Douce comme une tourterelle ,
Formidable comme un rempart ;
Frères , serrons-nous autour d'elle.

Défrichons marais et vallons ,
Reboisons les chauves montagnes !
Peuillons aussi de nos colons
L'Afrique et ses riches campagnes.
L'abondance ruissellera
Comme un fleuve dans une plaine ,
Et la liberté soufflera
Dans nos poumons à pleine haleine.

Peuples , venez de toutes parts
Voir la République nouvelle ,
Douce comme une tourterelle ,
Formidable comme un rempart ;
Frères , serrons-nous autour d'elle.

Pauvres filles qui périssiez
Comme les roses sous le givre ,
Et vous tous qu'on foulait aux pieds ,
La République vous délivre.
Tes autres fils seront jaloux ,
O République notre mère ,

Si tu ne donnes comme à nous
A tous les peuples la lumière.

Peuples, venez de toutes parts
Voir la République nouvelle,
Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart ;
Frères, serrons-nous autour d'elle.

CHANT RUSTIQUE

(Sur l'air des Bœufs),

POUR LA FÊTE DU CHAMP-DE-MARS EN 1848



Allons gaîment à notre fête,
Beau laboureur, bon ouvrier !
Et vous, grands bœufs, traînez en tête
Chêne, olivier et vert laurier.
Mélons nos voix à la musique
Des chœurs chantants, des régiments :
Dans un refrain simple et rustique
Faisons valoir nos sentiments.

Vive la République !

La fête est magnifique.

Les sabres, les fusils, les canons, le tambour
Y font honneur aux outils du labour !

Toutes les gloires de la France
 Vont à la fête au Champ-de-Mars.
 La religion, la science,
 L'honneur, le travail et les arts.
 La foule avec joie et tendresse
 Entoure les représentants
 Et Dieu répand avec largesse
 Tous les trésors de son printemps.

Vive la République !

La fête est magnifique.

Les sabres , les fusils , les canons , le tambour
 Y font honneur aux outils du labour !

Asseyons-nous à cette table
 Et fraternisons tous en chœur.
 La République est équitable.
 Au pauvre elle donne du cœur.
 Nous n'avons pas grand'chose à faire ;
 Il faut l'aimer, la soutenir ;
 Le riche du pauvre est le frère ,
 De là dépend tout l'avenir.

Vive la République !

La fête est magnifique.

Les sabres , les fusils , les canons , le tambour
 Y font honneur aux outils du labour !

Puisque ce banquet nous rallie,
 Il faut porter une santé

A la Pologne, à l'Italie
Qui réclament leur liberté ;
A l'Allemagne, à l'Amérique
Qui de loin nous tendent la main ;
Car il faut que la République
Règne sur tout le genre humain.

Vive la République !
La fête est magnifique.

Les sabres, les fusils, les canons, le tambour
Y font honneur aux outils du labour !

Nos pères ont pris la Bastille ;
Leur sang ne s'est pas démenti.
Nous sommes bien de leur famille,
Mais ne formons plus qu'un parti.
Le clairon bruyant de la guerre
N'excitera plus les rivaux ;
Les bœufs laboureront la terre
Accouplés avec les chevaux.

Vive la République !
La fête est magnifique.

Les sabres, les fusils, les canons, le tambour
Y font honneur aux outils du labour !

FLEUR DES PERLES.



Perle des fleurs et fleur des perles,
Blanche était née un beau matin,
Au chant des linoles et des merles,
Dans la bruyère et dans le thym.
Un paysan l'avait trouvée,
Braconnier, dénicheur de faons,
Et depuis l'avait élevée
Entre ses chiens et ses enfants.

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera ;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera ;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

Fille de quelque blanche fée,
Habitante d'un noir donjon,
Branche de pommier franc greffée
Sur la tige d'un sauvageon,
Elle grandit, belle et proprette,
En ce chenil des braconniers ;
On aurait dit une chevrette
Perdue avec les sangliers.

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera ;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera ;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

A quinze ans cette fille fière
Avait tous les goûts d'un veneur :
Elle chassait avec le père
Sur les terres de son seigneur.
Était-ce pour piller la chasse
Qu'elle suivait les braconniers ?
La levrette chassait de race ,
On le devinait à ses pieds.

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera ;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera ;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

Un matin, avant la lumière,
Blanche, pourchassant un renard,
Hélas ! fut prise la première,
Et tomba dans le traquenard.
La belle enfant trouvée au piège,
En habit de jeune chasseur,
Ne put cacher son teint de neige,
Ni de ses yeux bleus la douceur.

File, file, ma quenouille, file !

Bientôt le fil roux cassera ;
 Lampe buveuse, bois ton huile,
 Tant que la mèche durera ;
 Bientôt Lucifer l'éteindra.

- On emmène la pauvre fille
 Dans la chambre du grand veneur.
 Ça, mes gens, qu'on la déshabille !
 Mes yeux verront son déshonneur.
 A l'instant même que le traître
 Frémissait de voir son bras nu ,
 Dans la blancheur il vit paraître
 Certain signe qu'il reconnut.

File, file, ma quenouille, file !

Bientôt le fil roux cassera ;
 Lampe buveuse, bois ton huile,
 Tant que la mèche durera ;
 Bientôt Lucifer l'éteindra.

Sortez, mes gens ! Avec tendresse
 Il prend la vierge entre ses bras ,
 Comme un bon père la caresse...
 Blanche ne voit pas, n'entend pas.
 Elle saisit, tout indignée,
 Un coutelas , et, vers le cœur,
 S'ouvrit une large saignée...
 C'était la fille du veneur !

File, file, ma quenouille, file !

Bientôt le fil roux cassera ;

Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera ;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

LE TUEUR DE LIONS.



Mes beaux lions aux crins dorés,
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là ! je fais sentinelle,
Et ma carabine mortelle,
Visant à la fauve prunelle,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Dans la torride solitude
Où vous réglez, rois redoutés,
Rien n'offense la quiétude
De vos farouches majestés.
Tigre, léopard et panthère,
Devant vous sont rampants et doux ;
Moi, je ris de votre courroux :
Je tiens dans mes mains le tonnerre.

Mes beaux lions aux crins dorés,
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là ! je fais sentinelle,
Et ma carabine mortelle,

Visant à la fauve prunelle ,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Rois chasseurs, faites vos bourriches
Avec les plus nobles gibiers ;
Éventrez les daims et les biches ,
Les renards et les sangliers.
Tenez-vous à l'écart des tentes
Où sont à l'abri nos colons ,
Ne guettez pas en nos vallons
Les bœufs et les vaches errantes.

Mes beaux lions aux crins dorés ,
Du sang des troupeaux altérés ,
Halte-là ! je fais sentinelle ,
Et ma carabine mortelle ,
Visant à la fauve prunelle ,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Quand le lion, quand la lionne ,
Ont rôdé près d'une maison ,
On me hèle, mon arme est bonne
Et mon œil perce à l'horizon.
Comme un boa j'attends, je guette ,
Ma balle , horrible guet-apens ,
Siffle , et mort comme le serpent ,
Tantôt le cœur, tantôt la tête.

Mes beaux lions aux crins dorés ,
Du sang des troupeaux altérés ,
Halte-là ! je fais sentinelle ,

Et ma carabine mortelle ,
 Visant à la fauve prunelle ,
 Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Je veux à ma mère chérie ,
 Avec la hampe d'un drapeau ,
 D'une lionne d'Algérie ,
 En Hercule, apporter la peau ,
 Près du bois où ma soif guerrière
 S'allumait à tuer les loups ,
 Je veux clouer avec six clous ,
 Ce grand trophée à ma chaumière.

Mes beaux lions aux crins dorés ,
 Du sang des troupeaux altérés ,
 Halte-là ! je fais sentinelle ,
 Et ma carabine mortelle ,
 Visant à la fauve prunelle ,
 Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

RONDE DES PAYSANNES.



Sur le pré, la brune et la blonde ,
 Menons la ronde, allons bon train :
 Que le bruit des baisers réponde
 Et marque le pas au refrain ! (bis)

Chaque fille qui passe
 Demande qu'on l'embrasse :
 Celle que l'on embrassera
 A la ronde reine sera ;
 D'églantine on la fleurira.
 La première qui passe
 Demande qu'on l'embrasse :
 Belle , tu reviendras demain ;
 Va mendier, tendre la main ,
 Demande un baiser en chemin.

Sur le pré, la brune et la blonde ,
 Menons la ronde , allons bon train :
 Que le bruit des baisers réponde
 Et marque le pas au refrain ! (bis)

La seconde qui passe ,
 Une fois on l'embrasse
 Du bout des lèvres seulement ;
 Elle a pourtant minois charmant ,
 Mais c'est un visage qui ment.
 La troisième qui passe ,
 A deux fois on l'embrasse :
 Elle est belle , mais ses yeux doux
 Qui vous regardent en-dessous
 Égratignent comme le houx.

Sur le pré, la brune et la blonde ,
 Menons la ronde , allons bon train :
 Que le bruit des baisers réponde

Et marque le pas au refrain ! (bis)

La quatrième passe :
C'est la beauté, la grâce
Et la faiblesse en même temps :
Fleur du pêcher, attends, attends,
L'amour gèlerait ton printemps.
Quand la cinquième passe,
On sent un froid de glace ;
Elle est bien belle, en vérité ;
Elle a du lis blanc la beauté,
Mais du paon doré la fierté.

Sur le pré, la brune et la blonde,
Menons la ronde, allons bon train :
Que le bruit des baisers réponde
Et marque le pas au refrain ! (bis)

Plus d'une à son tour passe
Que l'une ou l'autre embrasse,
Comme entre mille, chaque fleur
A son parfum et sa couleur,
Chaque fillette a sa valeur.

A la fin Jeanne passe !
Tout le monde l'embrasse ;
Sa beauté simple est sans apprêt,
Comme la fleur du blanc muguet
Ou la voix du chardonneret.

Cueillons l'églantine à la ronde ;

Jeanne est relne , il faut de l'entraîn.
Que le bruit des baisers réponde
Et marque le pas au refrain! (*bis*)

LE CERF.



Le cerf est venu boire
Sous les coudriers verts ;
Cors d'argent, cors d'ivoire,
Sonnez vos plus doux airs.

Il paissait là , superbe ,
Sous les verts coudriers ,
On voit encor dans l'herbe
La trace de ses pieds.

On dit que les laveuses
Souvent ont pu le voir
En allant , matineuses ,
En allant au lavoir.

Battez colline et plaine ,
Page , écuyer, piqueur!
La dame châtelaine
Tient le prix du vainqueur.

C'est une écharpe blanche
Où ses mains ont tracé,
En couleur de pervenche,
Son chiffre entrelacé.

Hurra! voilà la bête,
La bête au pied léger :
Sa ramure l'arrête,
Le cerf est en danger.

Allons, meute altérée,
Mets le cerf aux abois,
Et poursuis la curée
Jusques au fond du bois!

Il faut qu'il tombe et meure!
Point de pitié pour lui,
Pas même quand il pleure,
Au chant de l'hallali.

LE LAVOIR.



Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

Une rigole en vieux chêne,
Au lavoir amène l'eau
De la colline prochaine
Où se tient caché l'écho,
L'écho qui jase et babille
Et redit tous nos lazzis ;
Car nous lavons en famille
Tout le linge du pays.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Bâttre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

La margelle est une pierre
Aussi lisse qu'un miroir ;
Un vieux toit fourni de lierre
Tient à l'abri le lavoir ;
De l'iris les feuilles vives
Y dardent leurs dards pointus ;
Pour embaumer nos lessives,
Sa racine a des vertus.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

La vieille branlant mâchoire,
Qui se souvient de cent ans,

Conte aux jeunes quelque histoire
Aussi vieille que le temps.
C'est Satan qui se démène
Dans le corps d'un vieux crapaud,
Ou bien c'est quelque âme en peine
Qui, la nuit, vient troubler l'eau.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

Tout en jasant, la sorcière
Tord son linge à tour de bras;
Après fume une chaudière,
C'est comme aux anciens sabbats.
Mais dans un coin la fillette
Qui veut plaire à son galant,
Mire dans l'eau sa cornette,
Sa ceinture et son bras blanc.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (*bis*) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

LE NOM DE MA SOEUR !



Savez-vous pourquoi, toute la semaine,
Je fais le sauvage, et pourquoi le soir,
Sous les noirs tilleuls, seul je me promène ?
Ne soupçonnez pas d'amoureux espoir :
Je rause tout bas avec l'adorée
Dont le souvenir ne m'est pas cruel ;
Je songe au bon temps d'une amour dorée
Des plus clairs rayons que Dieu garde au ciel.

Et par instants, avec douceur,
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux en mon âme,
Le nom de ma sœur !

Savez-vous pourquoi j'aime les dimanches
Et les jours des saints que l'on chôme encor,
Où l'on voit briller, sur les moires blanches
Et sur le velours les acathes d'or ?
C'est que sous ses doigts ce métal s'effeuille
En un saint travail que Dieu doit bénir ;
A ces rameaux d'or, avide, je cueille
Le fruit savoureux de son souvenir.

Et par instants, avec douceur,
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux en mon âme,
Le nom de ma sœur !

Savez-vous pourquoi j'aime les saulées,
Les fleurs et les nids, trésor des buissons,
L'argent des ruisseaux, l'ombre des vallées,
Les bois parfumés et pleins de chansons ?
Savez-vous pourquoi j'aime la famille,
Le vieillard courbé, l'enfant qui sourit ?
Je songe à son cœur d'humble jeune fille,
Où toute amour pure à l'ombre fleurit.

Et par instants, avec douceur,
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux en mon âme,
Le nom de ma sœur !

LES JOURNÉES DE JUIN.

CHANT FUNÈBRE.

(1848)



La France est pâle comme un lis,
Le front ceint de grises verveines ;

Dans le massacre de ses fils ,
Son sang a coulé de ses veines.
Ses genoux se sont affaissés
Dans une longue défaillance.
O Niobé des temps passés ,
Viens voir la douleur de la France !

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe ,
Et que la haine et les discords
Soient scellés dans leur tombe !

Quatre jours pleins et quatre nuits ,
L'ange des rouges funérailles ,
Ouvrant ses ailes sur Paris ,
A soufflé le vent des batailles.
Les fusils, le canon brutal
Vomissaient à flots sur la ville
Une fournaise de métal
Qu'attisait la guerre civile.

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe ,
Et que la haine et les discords
Soient scellés dans leur tombe !

Combien de morts et de mourants ,
Insurgés, soldats, capitaines !
Que d'hommes forts dans tous les rangs !
Peut-il rester encor des haines ?
Le pasteur tendant l'olivier,

D'une balle est atteint lui-même :
 « Oh ! que mon sang soit le dernier ! »
 Dit-il à son heure suprême.

Offrons à Dieu le sang des morts
 De cette terrible hécatombe,
 Et que la haine et les discords
 Soient scellés dans leur tombe !

La faim aux quartiers populeux
 Est une horrible conseillère ;
 Le lion, que brûlent ses feux,
 Rugit et quitte sa tanière.
 Un peu d'or dans l'ombre semé,
 Un lambeau de pourpre qui brille,
 Font sortir tout un peuple armé
 Quant le pain manque à la famille.

Offrons à Dieu le sang des morts
 De cette terrible hécatombe,
 Et que la haine et les discords
 Soient scellés dans leur tombe !

Ce n'est pas sans avoir saigné
 Que notre capitale est sauvée ;
 Grâce au canon l'ordre a régné,
 On a traqué la bête fauve.
 La mort a souillé l'eau des puits,
 Des ruisseaux et de la rivière.
 On n'a fait que peupler depuis
 Les cachots et le cimetière.

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe,
Et que la haine et les discords
 Solent scellés dans leur tombe!

Il ne reste, après ce grand deuil,
D'autre profit de la bataille
Que des frères dans le cercueil
Et des prisonniers sur la paille.
O République au front d'airain!
Ta justice doit être lasse;
Au nom du peuple souverain,
Pour la première fois, fais grâce!

Offrons à Dieu le sang des morts
De cette terrible hécatombe,
Et que la haine et les discords
 Soient scellés dans leur tombe!

UNE NUIT.



Dans les prés nous allions chaque soir
Regarder se lever l'étoile,
Et ce soir ma paupière se voile;
 Je t'attends sans espoir;
 O ma pensée!
 O ma fiancée!

Sous le bouleau,
Dont la feuille tremble,
Nous demeurions si longtemps ensemble,
Sous le bouleau;
Auprès de l'eau.

Les troupeaux s'en vont à l'abreuvoir,
Le berger poursuit la bergère;
Seul errant sur la noire bruyère,
Je t'attends sans espoir :
O ma pensée!
O ma fiancée!

Sur nos amours,
O belle cruelle!
Le soir discret étendait son aile,
Sur nos amours,
Hélas! trop courts.

L'angelus a tinté, viens t'asseoir,
Le grillon sur la plaine crie,
Sa chanson berçait ma rêverie :
Viens combler mon espoir.

Quand vient minuit
Heure où l'amour veille,
Des rossignols la voix qui s'éveille
Charme la nuit,
Quand vient minuit.

Mon regard cherche en vain ton œil noir,
Ma main , ta chevelure blonde ,
O beauté perfide comme l'onde !

Je t'attends sans espoir :

O ma pensée !

O ma fiancée !

Plus de serments ,
A l'heure où la lune
Dore ou blanchit la colline brune ,
Plus de serments ,
De mots charmants.

O douceur ! ô divin nonchaloir,
Que troublait seulement l'aurore ,
Ma beauté , t'en souvient-il encore ?

Tu fais mon désespoir :

O ma pensée !

O ma fiancée !

Nous revenions ,
Lorsque l'aube en fête
Nous envoyait ses cris d'alouette
Et ses rayons ,
Nous revenions.

LE RÊVE QUE J'AI RÊVÉ.

(1845)



Un jour, du prix de mes leçons,
Hélas ! je n'enseigne personne,
Et du produit de mes chansons,
N'oubliez pas que je les donne.
Je veux m'acheter à Paris
Une maison d'un très-bas prix,
Notez que les maisons sont chères,
Pour y loger les pauvres hères
Qui sont logés sur le pavé,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

Un jour, le fusil sous le bras,
Je veux faire une bonne chasse,
Tuer tout gibier gros et gras,
Je n'ai jamais tué bécasse ;
Et du prix de la venaison,
Je veux fonder une maison,
Une publique hôtellerie,
Où jour et nuit on boive, on rie ;
D'où l'on parte le pied levé,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

Je veux , si jamais je suis roi ,
On a vu mieux , on a vu pire ,
Octroyer un blanc palefroi
A tous les gueux de mon empire,
Dégrevier mes sujets d'impôt ,
Donner à tous la poule au pot ,
Des dots aux pauvres demoiselles,
Comme aux veuves, laides ou belles,
Un époux neuf et tout trouvé ,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

Enfin , mon rêve le plus cher ,
Passez-moi cette simple envie ,
Serait de souffler sur l'enfer ,
Qu'on fait brûler dans l'autre vie.
Je voudrais que le paradis
Ne fût pas un petit taudis ,
Bon tout au plus pour cent personnes ,
Qu'on en pût gagner les couronnes
Sans réciter toujours l'*Ave* ,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

LES PLATANES.



A l'heure où l'étoile du soir
Jette ses lueurs diaphanes ,

O ma divine ! quel espoir
Vous attire sous les platanes ?
Mon cœur suit vos pas cadencés.
Oh ! qu'allez-vous faire à la brune,
Sans moi, dans l'ombre ou vous glissez,
Blanche comme un rayon de lune ?

Des lutins malins et cruels
Ne craignez-vous pas les surprises,
Ni la rosée aux pleurs mortels,
Ni la froide haleine des brises ?

J'ai l'oreille et les yeux craintifs ;
Mon sang dans mes veines se glace
Lorsque dans l'ombre des massifs
Votre forme blanche s'efface.
Une lueur, le moindre bruit,
Un rien fait que mon cœur se trouble ;
Je crois voir des yeux dans la nuit,
Je crois que votre pas se double.

Des lutins malins et cruels
Ne craignez-vous pas les surprises,
Ni la rosée aux pleurs mortels,
Ni la froide haleine des brises ?

Vous revenez, et vos cheveux
Humides comme les corolles
Des lis arrosés par les cieux,
Semblent emplis de lueoles.

Sur votre cou , sur vos bras blancs
 Qui sont restés à l'air sans voiles ,
 Je veux de mes baisers tremblants
 Sécher les larmes des étoiles.

Des lutins malins et cruels
 Ne craignez-vous pas les surprises ,
 Ni la rosée aux pleurs mortels ,
 Ni la froide haleine des brises ?

RÉGINA.



J'avais un cœur pour chaque femme,
 Plus d'une duchesse à plaisir
 Venait se brûler à ma flamme ;
 Alors je n'avais qu'à choisir.
 Mais Régina la brune
 Un jour passa ,
 Et mon cœur se fixa.
 Je n'en aimai plus qu'une ,
 Que Régina ,
 Dont l'amour me damna ;
 Cruelle (*ter*) Régina !

La jeunesse rieuse et folle

Ne la regardait qu'en tremblant ;
 Vit-on jamais une créole
 A l'œil plus noir et plus brûlant,
 Qui sût dans sa parure
 Marier mieux
 Pour prendre tous les yeux,
 La soie et la dorure,
 Que Régina
 Dont l'amour me damna ;
 Cruelle (*ter*) Régina !

L'un aimait sa jambe ou sa taille,
 L'autre exprimait tout bas le vœu
 De prendre à son chapeau de paille
 La frange de son ruban bleu.
 On aimait sa paupière,
 Ses cheveux bruns,
 Ses bagues, ses parfums ;
 Je t'aimai tout entière,
 O Régina !
 Dont l'amour me damna ;
 Cruelle (*ter*) Régina !

Son regard semblait me promettre
 Qu'un jour finiraient mes douleurs.
 Pendant six mois sous sa fenêtre,
 Des froides nuits j'ai bu les pleurs.
 Jadis à de beaux anges
 Je promettais
 Comme elle, et je mentais ;

Régina , tu te venges !
O Régina !
Dont l'amour me damna ;
Cruelle (*ter*) Régina !

LA JOUEUSE DE GUITARE.



Je ne sais pas où je suis née,
Sous quelle étoile , en quelle année ;
Ma mère est morte en m'allaitant.
Errante comme l'hirondelle,
Du toit de chaume à la tourelle
Je gagne ma vie en chantant.

Je suis pauvre , mais bonne fille ;
Vous riez de ma souquenille
Qui se traîne dans le ruisseau.
Il faudrait me voir le dimanche,
Lorsque j'ai mis la guimpe blanche,
Où se croise un ruban ponceau.

Si je pouvais savoir mon âge,
Je songerais au mariage ;
Une vieille de mon pays
Disait qu'on a dot et fortune,

Tendre ou mutine, ou blonde ou brune,
Quand on a seize ans à Paris.

Or la vicille bohémienne
M'a dit autant qu'il m'en souviene,
Après avoir lu dans ma main :
A toi les honneurs, la richesse ;
Tu seras reine ou bien duchesse
Et tu feras un beau chemin.

En croirai-je cette espérance !
Si j'étais reine de France,
Que ferais-je de tout mon bien ?
Oh ! je n'en serais point avare ;
J'achèterais une guitare
A toute fille qui n'a rien.

SOUS LES TILLEULS.



Vous souvient-il de cette allée
Qui projetait son ombre au loin,
Où la lune, à demi voilée,
Était notre unique témoin ;
Où, subjugué par votre grâce,
J'étais à genoux à vos pieds,

Et vous demandais à voix basse
Si vous m'amiez ? (ter)

Vos blanches mains pressant les miennes,
Tous mes tourments étaient finis ;
Comme, par d'invisibles chaines,
Je sentais nos deux cœurs unis...
Je n'oublierai jamais le charme
De cette heure où vous me disiez,
Tout en essuyant une larme,
Que vous m'aimiez ! (ter)

Vous ajoutiez : C'est pour la vie!...
Après m'avoir longtemps bercé,
Cette espérance m'est ravie,
Votre serment s'est effacé!...
Sous les tilleuls, quand le vent pleure
Je viens m'asseoir où vous étiez...
Et là, je songe encore à l'heure
Où vous m'aimiez ! (ter)

LA FÊTE.



Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse calasse et la musette

Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

Les grands bœufs ruminent, couchés
Sur les genoux, dans leur étable,
Les laboureurs endimanchés
Boivent les coudes sur la table,
Les garçons marchent tous au pas
Avec des habits de soldats;
En tête, l'amoureux de Jeanne
Fait moulinet avec sa canne,
Coiffé d'un ourson à glands d'or,
En habit de tambour major.

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette
Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

Loups et filons, quel bon moment
Pour dépeupler la bergerie!
Finaud dort d'un œil seulement :
Gare à vous si la brebis crie!
Quel vacarme, quelle rumeur!
Tout le monde est en belle humeur :
C'est pire que le tintamare
Des grenouilles dans une mare.
Jeanne entre en danse; tous les yeux
Sont sur elle et son amoureux.

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette
Y marquent-le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

Sous sa blouse de tous les jours,
Le braconnier sent son cœur battre ;
Le charlatan suspend ses tours :
Qu'aurait fait le roi Henri-Quatre ?
Jeanne a l'œil vif, le chignon lourd,
Le bas tiré, le jupon court,
Les dents blanches, l'haleine pure,
Et les souliers couleur de mure ;
Elle est blanche et rose à la fois
Comme une églantine du bois.

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette
Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

Le tambour major est plus fier
Que s'il menait toute une armée ;
Comme un oiseau s'enlève en l'air,
Il soulève sa bien aimée :
Une dame pousse un soupir
En voyant leur cœur se trahir,
Et leurs lèvres l'une sur l'autre.

Le diable rôde, bon apôtre ;
Et fait sonner ses louis d'or...
Vieux jaloux, garde ton trésor !

Tout le village est à la fête,
Tout le village et l'alentour,
La grosse caisse et la musette
Y marquent le pas à l'amour,
Et la montagne danse autour.

ENTRÉE AU CAVEAU.



Maitre Adam que mon grand-père
Appelle encor son patron ,
Je te choisis pour compère ;
Fais-moi boire au biberon.
Apprends-moi bien la science
De boire mon vin sans eau ,
Et que dans un mois ma panse
Soit large comme un tonneau.

Je veux , dans la confrérie
De nos illustres buveurs ,
Avoir la trogne fleurie
Pour mériter leurs faveurs.
Je laisse à d'autres la gloire

Qui tenaille le cerveau :
Car, avant tout, c'est pour boire
Que je descends au caveau.

Demain je fais une vente
De mes livres, en plein vent ;
Je ne veux sur ma soupente
Ni rimailleur ni savant.
J'excepte de la bagarre
Tout rimeur buveur et fier
Qui s'est raillé du Ténare,
Qui se raille de l'enfer.

Des écus de la recette
Je n'irai pas m'amuser
A remplir une cassette ;
Je veux d'abord me griser.
Et puis je cours en Bourgogne,
Choisir aux meilleurs coteaux,
De ces vins qui, sans vergogne,
Grisaient l'abbé de Citeaux.

Ah ! sortons de dessous terre,
Mes bons amis du caveau ,
Et fondons un monastère,
Un monastère nouveau !
Le temps est à la prêtrise ;
Prenons les petits collets,
Et que chez nous on se grise
Comme au temps de Rabelais !

A M. THÉODORE L***.



Aux bords où la Saône tranquille
S'unit au Rhône mugissant,
Dans le bruit d'une grande ville
Se perdait le timide accent
D'une enfant pauvre et délaissée
Qui s'en allait marchant pieds nus,
Et dont la paupière abaissée
Retenait des pleurs inconnus.

Or un jour, la tête en délire
(Le délire suit la douleur),
Elle partit avec sa lyre,
En la cachant bien sur son cœur ;
Car, si ses doigts blancs ou la brise
La faisaient vibrer au hasard ,
Elle s'interrompait , surprise,
Et craignait un méchant regard.

Pour ses chansons toujours plaintives
La Seine resta sans échos :
La Saône et l'émail de ses rives,
Le Rhône et l'azur de ses flots
Lui revinrent à la pensée ;

Leur souvenir la fit pleurer,
Car la saison était passée
De les voir et de s'y mirer !

Il fallait qu'une main amie,
Plus forte, la prît par la main,
La secouât tout endormie
Et la mit dans le vrai chemin,
Qu'un bon guide, un de ceux qu'on aime,
Et que rien ne peut rebuter,
La fit chanter devant ceux même
Qui refusaient de l'écouter.

Vous savez comment sur sa route
Le Ciel un jour lui fit trouver
Cet ami qui jamais ne doute,
Et, ce qu'elle n'osait rêver,
Deux rivières au flot tranquille,
Dont les échos furent puissants,
Et jusque vers la grande ville
Portèrent ses faibles accents.

Ruisseaux que, dans nos promenades,
Nous aimions tant à côtoyer !
En écoutant les sérénades
Des oiseaux au chant familier ;
En voyant se pencher les mères
Qui se reflétaient dans leur eau,
Nous mêlions à leurs doux murmures
Le nom d'Hégésippe Moreau !

LE BUCHERON.



Par mes efforts pesants
Et mes grands coups de hache,
Il faut que je t'arrache,
Vieux chêne de cinq cents ans !

Ainsi chantait avant l'aurore
Un bûcheron dans la forêt ;
Aux fredons de sa voix sonore
La montagne entière vibrait :
Dans les rameaux touffus de chêne
Un nid d'oiseaux chantait aussi
Criant merci ;
Et le bûcheron sans souci
Chantait toujours à perdre haleine :

Par mes efforts pesants
Et mes grands coups de hache,
Il faut que je t'arrache,
Vieux chêne de cinq cents ans !

Lorsque la cognée est trop lourde,
Lorsque son front est en sueur,
Il s'arrête, il boit à sa gourde

Et sent renaitre sa vigueur ;
Il vit content et sans envie ,
La hache est le sceptre du bois ;

Mais à sa voix

Les oisillons sont aux abois ,
La mère tremble pour leur vie.

Par mes efforts pesants

Et mes grands coups de hache ,

Il faut que je t'arrache

Vieux chêne de cinq cents ans !

Déjà l'arbre se déracine ,

Petits oiseaux prenez l'essor ;

Mais ils n'ont pas d'ailes encor ;

Bon bûcheron , que l'arbre tombe

Tout doucement ;

On ne peut pas voir sans tourment

Qu'un berceau devienne une tombe.

Par mes efforts pesants

Et mes grands coups de hache ,

Il faut que je t'arrache

Vieux chêne de cinq cents ans !

LA VÉRONIQUE.



Quand les chênes , à chaque branche ,
Poussent leurs feuilles par milliers ,
La véronique bleue et blanche
Sème les tapis à leurs pieds ;
Sans haleine , à peine irisée ,
Ce n'est qu'un reflet de couleur ,
Pleur d'azur , goutte de rosée ,
Que l'aurore a changée en fleur :

Douces à voir , ô véroniques ,
Vous ne durez qu'une heure ou deux ,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Les violettes sont moins claires ,
Les bleuets moins légers que vous ,
Les pervenches moins éphémères
Et les myosotis moins doux .
Le dahlia , non plus la rose ,
N'imiteront point votre azur ;
Votre couleur bleue est éclosé
Simplement comme un amour pur .

Douces à voir , ô véroniques ,

Vous ne durez qu'une heure ou deux ,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Le papillon bleu vous courtise ,
L'insecte vous perce le cœur.
D'un coup de bec l'oiseau vous brise ,
Que guette à son tour l'oiseleur.
Rêveurs , amants , race distralte ,
Vous effeuilleront au hasard ,
Sans voir votre grâce muette ,
Ni votre dernier bleu regard.

Douces à voir, ô véroniques,
Vous ne durez qu'une heure ou deux ,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

O fleur insaisissable et pure ,
Saphir dont nul ne sait le prix ,
Mêlez-vous à la chevelure
De celle dont je suis épris ;
Pointillez dans la mousseline
De son blanc peignoir entr'ouvert ,
Et dans la porcelaine fine
Où sa lèvre boit le thé vert.

Douces à voir, ô véroniques,
Vous ne durez qu'une heure ou deux ,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Fleurs touchantes du sacrifice,
 Mortes, vous savez nous guérir,
 Je vois dans votre humble calice
 Le ciel entier s'épanouir.
 O véroniques, sous les chênes
 Fleurissez pour les simples cœurs
 Qui, dans les traverses humaines,
 Vont cherchant les petites fleurs.

Douces à voir, ô véroniques,
 Vous ne durez qu'une heure ou deux,
 Fugitives et sympathiques
 Comme des regards amoureux.

DIEU SAUVE LA RÉPUBLIQUE.



La république dure encor
 Malgré nos fautes et nos crimes,
 Comme un reflet de pourpre et d'or
 Son nom rayonne sur nos cimes;
 L'espoir n'est point anéanti
 Tant que la raison souveraine,
 Dominant sur chaque parti,
 Dans les cœurs étouffe la haine.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
 Et que chaque bouche civique

Ajoute en chœur, à la fin de nos chants ,
Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république!

Républicains , nous dominons
Par l'idée et par cette crainte
Que les tyrans ont des canons
Tonnants dans une guerre sainte ;
Royalistes , que serions-nous ?
L'objet d'une immense risée :
Un roi nous mettrait aux genoux
De l'Europe coalisée.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur, à la fin de nos chants,
Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république!

Républicains , les nations
Ont mis en nous leur confiance ,
Et , royalistes , nous serions
Gcôliers de la sainte alliance ;
Quand un peuple est prédestiné
Pour la défense d'une cause ,
S'il y manque , il est condamné
Et l'humanité le dépose.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur, à la fin de nos chants ,

Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république !-

Par ses rades et par ses ports,
Qui débouchent sur l'Atlantique,
La France échange les trésors
Et l'idée avec l'Amérique ;
Paquebots et chemins de fer,
Passez le vent, coupez la brise :
La république tient la mer,
La terre sera bientôt prise.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur, à la fin de nos chants,
Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république !

Que font aux éternelles lois
De la nature et de l'espace
Les vieilles colères des rois !
C'est un dernier boulet qui passe ;
Las des sacrifices humains,
Pour ne plus échanger des balles,
Les peuples vont porter leurs mains
Sur les couronnes féodales.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur, à la fin de nos chants,

Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république !

Les Cosaques et les Pandours,
Ont, comme nous, d'humaines fibres,
Des Romanofs et des Hapsbourgs,
Un jour ou l'autre ils seront libres ;
La république régnera
Sur tous les peuples, et la terre
Dans la paix se reposera
De cinq ou six mille ans de guerre.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs,
Et que chaque bouche civique
Ajoute en chœur à la fin de nos chants,
Le mot d'ordre patriotique :
Dieu sauve la république !

LE COURSIER.



Qu'impatient de servitude
Un coursier à demi dompté
Se prene à rêver solitude,
Gazon, air pur et liberté ;
Le plus léger fardeau l'indigne,
Et les fanfares du clairon

L'emportent bien loin de la ligne
Où le pous-é un faible éperon.
En vain l'homme retient les guides ;
Il ne reconnaît plus sa main ;
D'un bond..... il est seul , le chemin
Semble fuir sous ses pieds rapides.

Vers ses maternelles forêts ,
Un invincible instinct le pousse.
Là des fourrages toujours prêts,
De molles litières de mousse ;
Là , pour abri contre l'été ,
L'ombre que le chêne déploie.
En recouvrant sa liberté ,
Le fier coursier hennit de joie :
Quel doux gazon ! le cou ployé ,
Il veut l'atteindre et perd sa peine ;
Pauvre captif ! son frein le gêne ,
Son frein qu'il avait oublié.

VESPER.



Lis enflammé que le soir fait éclore ,
Et qui fleuris dans les plaines des cieux ,
Lorqu'en nos champs tout devient incolore
De tes clartés tu réjouis mes yeux :

Quand le berger voit poindre la lumière !
Vers le bercail il chasse les troupeaux ,
Et , chaque soir , en fermant sa chaumière ,
Il chante avant de prendre son repos :

Au ciel sans voile ,
O mon étoile ,
Astre du soir , luis doucement
Pour le berger et pour l'amant !

Le malheureux dont la vue est bornée
Aux murs étroits d'une obscure prison ,
A ses barreaux , quand finit la journée ,
Vient s'accouder et cherche à l'horizon .
Alors , s'il voit aux franges de la nue ,
Le doux reflet de ta blanche clarté ,
Le prisonnier chante ta bienvenue
Dans ce refrain , par le vent emporté :

Au ciel sans voile ,
O mon étoile ,
Astre du soir , luis doucement
Pour le captif et pour l'amant !

Sous d'autres cieux égaré sans boussole ,
Le matelot te cherche du regard ,
Ton doux aspect le charme , le console ,
Et le reporte à l'instant du départ .
Quand il partit , sa chère Madeleine
Lui dit au port , essuyant son œil noir :

Embrassons-nous et, pour chasser la peine,
Disons souvent à l'étoile du soir :

Au ciel sans voile,
O notre étoile,
Astre du soir, luis doucement
Et pour l'amante et pour l'amant !

Tout isolé qu'une triste mansarde
Retient captif loin du pays natal,
Dans l'azur clair chaque soir te regarde
Pour oublier que son cœur lui fait mal ;
Il croit revoir son clocher de village
Par ta lueur mollement effleuré,
Et la rivière où tremble ton image :
Enfin il chante, après avoir pleuré :

Au ciel sans voile,
Sois mon étoile,
Pourquoi luirais-tu seulement
Pour le berger et pour l'amant ?

LA FILLE DU CABARET.



Fichu croisé, simple chemise
De toile rousse à grain serré,

Jupon rayé , voilà sa mise
 Et bonnet rond à peine ouvré.
 Pendant que l'on boit elle file ,
 Elle fait chanter son rouet :
 Et chacun vient voir à la file , } *bis.*
 La fille du cabaret.

Dès le matin elle balaye
 De la cave jusqu'au grenier ;
 Le buveur qui la voit s'égaye
 Comme au regard de son rosier.
 Elle est gentille , elle est accorte ;
 On boit le double de claret
 Quand c'est elle qui vous l'apporte , } *bis.*
 La fille du cabaret.

Tout buveur est son camarade
 Jusqu'à deux doigts de son corset ;
 Aussi volontiers qu'une œillade
 Elle vous aligne un soufflet ;
 Parfois son bras sert de béquille ,
 Maint vieillard sans elle choirait ;
 C'est qu'elle est une bonne fille , } *bis.*
 La fille du cabaret.

Sa mère , une grosse gaillarde ,
 A qui l'on sait plus d'un galant ,
 D'un clin d'œil en dessous la garde
 Et surveille son corset blanc ;
 Franc buveur dit tout en goguette :

Craignez plutôt ce beau discret,
 Qui voudrait tenir en cachette
 La fille du cabaret. } *bis.*

Rose, soyez modeste et sage,
 N'imitiez pas votre maman ;
 Respectez-la, car à son âge
 On revient de l'égarément.
 Croyez à son expérience ;
 On va plus loin qu'on ne voudrait,
 Quand on est par droit de naissance } *bis.*
 La fille du cabaret.

Rose est modeste autant que belle,
 Ne la voyez-vous pas rougir
 Du moment qu'on a l'œil sur elle ;
 Bientôt son cœur pourra choisir.
 Il faudrait un garçon qui gagne,
 Un beau compagnon qui dirait :
 Je vais emmener en campagne } *bis.*
 La fille du cabaret.

CASTA.



Avez-vous rencontré
 Dans un bois, dans un pré,
 Au bord d'une fontaine

Une vierge sereine
Qui ne regarde pas
Ceux qui suivent ses pas :

C'est Casta ! de qui la paupière
Voile toujours l'œil bleu ;
C'est Casta qui jusqu'à Dieu
Fait monter sa prière.

O vous tous allez voir
Le matin et le soir
Cet ange dans l'église ;
Voyez la foule éprise
Entourer de ses flots
Ce lis à peine éclos.

C'est Casta ! de qui la paupière
Voile toujours l'œil bleu ;
C'est Casta qui jusqu'à Dieu
Fait monter sa prière.

Ses longs cheveux tressés,
Ses yeux quoique baissés,
Sa candeur et sa grâce
Attirent sur sa trace
Plus d'un adolescent,
Qui s'arrête en pensant :

C'est Casta ! de qui la paupière
Voile toujours l'œil bleu ;
C'est Casta qui jusqu'à Dieu
Fait monter sa prière.

L'HOSPITALITÉ.

A MADAME B***.



N'es-tu que la déesse antique
Vivante en un marbre sculpté,
Vertu pieuse et domestique
Qu'on nomme l'hospitalité ?
Tu m'apparais sous une image
Qui parle mieux à mon regard :
C'est en un riant paysage
Une hôtesse bonne et sans art.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verroux ;
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Sa maison est l'hôtellerie
Qui d'enseigne n'a pas besoin ;
L'avenue est verte et fleurie,
Son parfum l'annonce de loin.
Son escalier de pierre grise
Est doux au pas de l'étranger,
Qui sent au passage une brise
De chèvrefeuille et d'oranger.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse
Du logis tirez les verroux.
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Si l'estomac vous sollicite,
Entrez ! votre couvert est mis ;
La table n'est point si petite
Qu'on n'y reçoive ses amis.
Le dressoir chargé de vaisselle
Excite un curieux coup d'œil ;
Le vin rit, la nappe étincelle,
Il faut céder à cet accueil.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verroux ;
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

L'hôtesse à manger vous invite,
L'hôte joyeux sert d'échanson,
Et souvent le diner s'acquitte
Avec une simple chanson.
Il faut ouïr, au choc des verres,
Ces accords sans diapason
Où s'épanchent les cœurs sincères
A faire trembler la maison.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verroux ;

— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Voici la clé de la cellule :
Un lit de moine vous attend ;
Du crépuscule au crépuscule,
On dort, le rossignol chantant.
A l'aube, un doux bruit vous éveille,
Concert de sons et de couleurs :
De pinson, de bouvreuil, d'abeille,
Dans le feuillage et dans les fleurs.

Eh ! bonjour madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verroux ;
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Rien ne vous manque, ni l'eau pure,
Ni la toile fraîche l'été,
Ni tous les soins qu'on se figure
En rêvant l'hospitalité.
Oh ! la Providence fidèle
Protégera votre foyer !
On dit que le nid d'hirondelle
Bénit le toit hospitalier.

Adieu donc ! madame l'hôtesse !
Du logis poussez les verroux ;
Sur le seuil je vois la tristesse
Quand il faut quitter de chez vous.

LE CHAUFFEUR DE LOCOMOTIVE.



Donne l'avoine à ton cheval !
Sillé, bridé, siffle ! et qu'on marche !
Au galop , sur le pont , sous l'arche ,
Tranche montagne , plaine et val ;
Ancun cheval n'est ton rival.

La braise flambe en tes prunelles
Et tu reluis comme un miroir.
As-tu des pieds, as-tu des ailes,
Ma locomotive au flanc noir ?
Voyez ondoyer sa crinière ,
Entendez son hennissement ;
Son galop est un roulement
D'artillerie et de tonnerre.

Donne l'avoine à ton cheval !
Sillé, bridé, siffle ! et qu'on marche !
Au galop , sur le pont , sous l'arche ,
Tranche montagne , plaine et val ;
Aucun cheval n'est ton rival.

Jadis on chargeait d'une troupe
Le dos large des éléphants ;

Je traîne tout un monde en croupe
D'hommes, de femmes et d'enfants.
D'après une vieille croyance,
Il me semble être Lucifer
Qui menait les gens en enfer
En levant l'archet de la danse.

Donne l'avoine à ton cheval!
Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche!
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

Je tiens mon grappin de chauffage,
Comme sa barre un vieux forban;
En regardant le paysage
Se dérouler comme un ruban.
Ah! c'est une bien grande ivresse
De fendre l'air, comme un oiseau.
Avec du charbon et de l'eau
Mes bras noirs font cette vitesse.

Donne l'avoine à ton cheval!
Selté, bridé, siffle! et qu'on marche!
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

De la chose la plus commune
On peut tirer un grand parti;

Longtemps ce moyen de fortune
Au fond de l'âtre s'est blotti.
Chacun voyait dans sa marmite
La vapeur bouillonner et fuir,
Sans songer à son avenir ;
Dieu ! que notre vue est petite !

Donne l'avoine à ton cheval !
Sellé , bridé , siffle ! et qu'on marche !
Au galop , sur le pont , sous l'arche ,
Tranche montagne , plaine et val ;
Aucun cheval n'est ton rival.

Les rouliers et les aubergistes
En voyant ces nouveaux chemins
Font des mines longues et tristes ,
Nous leur ôtons le pain des mains.
Avec la vapeur , patience !
La terre se défrichera ,
Fructifera , s'enrichira ,
Partout circulera l'aisance.

Donne l'avoine à ton cheval
Sellé , bridé , siffle ! et qu'on marche !
Au galop , sur le pont , sous l'arche ,
Tranche montagne , plaine et val ;
Aucun cheval n'est ton rival.

Allons , ô ma locomotive !
Tes rails nous mènent au progrès ,

La génération hâtive
Appelle des ombrages frais.
Plus de frontières, plus de guerre!
Nous sommes las du sang versé.
Peuples! de tout le mal passé
Buvons l'oubli dans un grand verre.

Donne l'avoine à ton cheval !
Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche!
Au galop, sur le pont, sous l'arche,
Tranche montagne, plaine et val;
Aucun cheval n'est ton rival.

L'HOMME DE LA ROCHE.



Je suis l'homme de la roche,
On tremble à mon approche.

J'ai mon troupeau pour me nourrir,
Mon troupeau de chèvres errantes ;
Et leur lait, qui ne peut tarir,
Sent le thym et les amarantes.
Un brigand du pays voisin,
Pour un peu de lait de ces chèvres,
Chaque soir approche à mes lèvres
Son outre de vin.

Je suis l'homme de la roche ,
On tremble à mon approche.

La montagne abonde en chevreuil ,
Malheur au gibier qui s'arrête
A la distance de mon œil,
J'ai toujours une balle prête.
Je suis bon pour un coup de main ,
Et les brigands de la contrée
Me font partager la curée
 Sur le grand chemin.

Je suis l'homme de la roche ,
Ou tremble à mon approche.

J'ai des refrains et des chansons
Pour les bergères des collines
Qui cueillent parmi les buissons
Les mûres et les avelines.
Ma voix est un souffle du mal ,
Malheur à celle qui m'écoute,
Mon chant lui verse goutte à goutte
 Un philtre infernal.

Je suis l'homme de la roche ,
On tremble à mon approche.

JE VEUX BATTRE LES NOIX.



Vite, ma ménagère,
Ma bouteille et mon verre
Et mon bonnet de molleton !
Ce soir je veux tout battre ,
Faire le diable à quatre ,
Jeanne, apporte-moi mon bâton. •

Jeanne, prends garde aux coups de gaule !
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon , gare à tes doigts ,
Je veux battre les noix.

L'année est bonne à pendre ,
On ne pourra rien vendre ,
On fera bien comme on pourra
S'il arrive une guerre !...
Jusqu'aux pommes de terre
Qui sont mortes du choléra !

Jeanne, prends garde aux coups de gaule !
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon , gare à tes doigts ,
Je veux battre les noix.

On a peur d'un déluge*,
Moi, j'aurais un refuge
Contre le jugement dernier.
Quand il pleuvait à verse,
J'ai mis ma tonne en perce,
Et monté la cave au grenier.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule!
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon, gare à tes doigts,
Je veux battre les noix.

La campagne est en perte,
Notre vendange est verte...
Elle est plus verte qu'un lézard
Qui dans un pré s'ennuie
Après un mois de pluie.
Jeanne! le vin est en retard.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule?
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon, gare à tes doigts :
Je veux battre les noix.

J'aurai la langue noire,
Je ne pourrai pas boire
Tout mon content de ma boisson ;
Jeanne ! reste tranquille,

* De l'inondation de 1845.

A ta quenouille file,
Et ne me fais pas de garçons.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule ?
Déjà tu fais ta grosse épaule :
Gare au chignon, gare à tes doigts,
Je veux battre les noix.

BARCAROLLE.



Voguons, ma belle amie,
Sur l'eau bleue endormie,
Sans souci de ramer. (bis)
Laissons pendre les rames
Et s'en aller nos âmes
Sur la pente d'aimer. (bis)

Suivons la pente si douce,
Sans regarder la rive fuir :
L'amour agite l'aile et pousse
Notre barque avec un soupir.

Voguons, ma belle amie,
Sur l'eau bleue endormie,
Sans souci de ramer. (bis)
Laissons pendre les rames

Et s'en aller nos âmes
 Sur la pente d'aimer. (bis)

J'ai peur quand votre corps se penche
 Pour cueillir l'iris à fleur d'eau ;
 Voyez-vous ! sous l'écume blanche,
 Dans le sable dort un tombeau.

Voguons , ma belle amie ,
 Sur l'eau bleue endormie ,
 Sans souci de ramer. (bis)
 Laissons pendre les rames
 Et s'en aller nos âmes
 Sur la pente d'aimer. (bis)

Ah ! suspendez , sans plus rien dire ,
 A mon cou vos deux bras nacrés ;
 Et si notre barque chavire ,
 Nous ne serons pas séparés.

Voguons , ma belle amie ,
 Sur l'eau bleue endormie ,
 Sans souci de ramer. (bis)
 Laissons pendre les rames
 Et s'en aller nos âmes
 Sur la pente d'aimer. (bis)

Nos corps unis , sur le rivage ,
 Dans l'herbe s'enseveliront ,
 Et dans quelque rose sauvage

Nos deux âmes refleuriront.

Voguons , ma belle amie ,
 Sur l'eau bleue endormie ,
 Sans souci de ramer. (bis)
 Laissons pendre les rames
 Et s'en aller nos âmes
 Sur la pente d'aimer. (bis)

LE COCHON.



Entrons-nous dans cette chaumière
 D'où sort la bonne odeur du lard ?
 La soupe aux choux à sa manière
 Fait les doux yeux : prenons-y part.
 Le pauvre que nourrit sa graisse
 Du cochon ne parle point mal.
 Laissons l'orgueil et la paresse
 Insulter ce noble animal.

Saint Antoine ouvre tes oreilles ,
 Retrouse un peu ton capuchon :
 Nous allons chanter les merveilles
 Et les qualités du cochon.

Enfant bâtard de la nature
 Le cochon fut le sanglier ;

Mais l'homme a remplacé la hure
Par le grouin plus familier.
Il a de sa vieille origine
Gardé l'œil vif, le pied fourchu ;
Au poids du ventre et de l'échine
On reconnaît un roi déchu.

Saint Antoine ouvre tes oreilles ,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

Le cochon n'est pas difficile :
Dans le fumier, dans les égouts ,
La nourriture la plus vile
Ne répugne point à ses goûts.
Mais, en philosophe, il préfère
Le gland , le fruit du châtaignier,
La pomme de terre et l'eau claire
A la fange , à l'eau du borbier.

Saint Antoine ouvre tes oreilles ,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

Un bon porcher jamais ne laisse
Les verrats pourrir sous leurs toits :
En pleine terre il les engraisse
Et dans les vieux fournils des bois.

Dans la grande marè il les baigne ,
Les frotte avec du romarin ;
Quand ils sont malades , les saigne ,
Et leur fait boire un coup de vin .

Saint Antoine ouvre tes oreilles ,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon .

Le porc flaire la truffe noire
Comme un chien d'arrêt la perdrix .
D'aucuns sont vendus à la foire ,
Les autres salés au logis .
Sur les feux de réjouissance
Comme on saute à califourchon
Dans nos vieux villages de France ,
Quand on saigne et brûle un cochon .

Saint Antoine ouvre tes oreilles ,
Retrousse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon .

C'est toujours aux veilles de fête
Qu'on tue un beau périgourdin ,
Il est bon des pieds à la tête :
D'abord on mange le boudin .
Si la fête est carillonnée
On décroche le vieux jambon ,

Qui s'enfume à la cheminée ;
Le vin blanc le fait trouver bon.

Saint Antoine ouvre tes oreilles,
Retrouse un peu ton capuchon :
Nous allons chanter les merveilles
Et les qualités du cochon.

LA JEUNE FILLE D'INSPRUCK.



Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,
La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

Le matin, elle avait encore
Un nid au-dessus des buissons,
Un nid qui jetait à l'aurore
Sa part de joyeuses chansons :
Mais, depuis l'aube, une ingénue
Aimant les fleurs, aimant les nids,
Jusqu'à ces buissons est venue,
Où nids et fleurs sont réunis :

Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,

La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

La vierge à l'humeur enfantine,
Capricieuse dans ses vœux,
Cueillit d'abord de l'aubépine
Pour en mêler à ses cheveux;
Le nid de la branche élevée
Excita son jeune désir.
Hélas ! l'innocente couvée
A gazouiller prenait plaisir.

Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,
La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

Voyant que la branche était haute,
L'enfant se pendit aux rameaux,
Sans songer que c'est une faute
D'arracher aux nids leurs oiseaux.
La mère s'était envolée,
De ses plaintes remplissant l'air.
Or, sous l'aubépine étoilée,
Dormait un lac profond et clair.

Sur la haute branche
De l'épine en fleurs,
La fauvette épanche
Au vent ses douleurs.

En atteignant au nid de mousse,
 Son beau corps avait fait ployer
 L'aubépine dont la secousse
 La fit tomber et se noyer.
 Le soir on l'avait retrouvée,
 Sous l'azur, sur le sable d'or;
 Tenant encore la couvée,
 Elle semblait vivante encor.

Sur la haute branche
 De l'épine en fleurs,
 La fauvette épanche
 Au vent ses douleurs.

LA CHANSON DE LA SOIE.



C'est du pays bleu de la Chine,
 Contrée où fleurit l'inconnu
 Et plus d'une plante divine,
 Que le mûrier blanc est venu.
 Sa feuille est soyeuse et fertile,
 Le ver à soie, en la rongéant,
 A son insu dévide et file
 Un écheveau d'or et d'argent.

Filez moulins, glissez navettes,

Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

Les plus célèbres filandières,
Les Parques, Minerve, Arachné,
Ont brisé fuseaux et filières,
Lorsque le ver à soie est né.
On peut comparer la finesse
De son linceul, brillant réseau
Aux fils blancs que la Vierge laisse
S'éparpiller de son fuseau.

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

L'an deux mille, une fée en Chine,
Surnommée Esprit du mûrier,
De ses jardins fit une usine,
Du ver à soie un ouvrier,
Un beau jour, la France l'accueille,
Et, dardant son plus chaud rayon,
Du mûrier fait pousser la feuille,
La soie est tissée à Lyon.

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

La soie au courant bleu du Rhône
Se trempe aussi bien que le fer ;
Voyez luire le satin jaune ,
Le rose ou blanc , le bleu , le vert :
Quand une fille ou blanche ou noire
Danse dans l'éclat du satin ,
Dans le velours ou dans la moire ,
C'est comme un rayon du matin.

Filez moulins , glissez navettes ,
Tissez le satin , le velours ;
Faites des robes de toilettes ,
Faites des nids à nos amours ,

Que de métiers ! que de bobines !
Que de travaux et d'œuvres d'art !
Quel essor donnent aux machines
Vaucanson et l'humble Jacquart !
Quand l'insecte a fini sa tâche ,
Des milliers de doigts sont en jeu ,
Les fils sont croisés sans relâche ,
L'homme achève l'œuvre de Dieu.

Filez moulins , glissez navettes ,
Tissez le satin , le velours ;
Faites des robes de toilettes ,
Faites des nids à nos amours ,

Dans ce labyrinthe des fées ,
L'esprit émerveillé se perd.
Mais combien d'âmes étouffées

Dans ce travail, comme le ver !
J'entendais une jeune fille
Dire en pleurant sur son fuseau :
« Je suis comme l'humble chenille,
» Et je file aussi mon tombeau. »

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

A vos fuseaux, chantez fileuses,
Chante canut à ton métier,
Car vos heures laborieuses
Fleuriront comme l'églantier.
Voilà votre tour qui s'avance :
Voyez le bal étincelant
Où chaque épousée entre en danse,
En beaux habits de satin blanc.

Filez moulins, glissez navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

LE CHANT DU VOTE.



De Février gardons mémoire ,
Ne laissons point perdre les fruits
Conquis au jour de la victoire
Par les pavés et les fusils.
Mélant sa blouse à l'uniforme ,
Le peuple au bourgeois confondu
Acclamait : « Vive la Réforme ! »
La République a répondu :

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel ,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel !

La République militante
Lasse de voir le sang couler,
De sa robe a fait une tente
Où tous peuvent se rassembler.
Plus de paria, plus d'ilote ,
Chacun a son droit de cité,
Et sur son bulletin de vote
Peut écrire sa volonté.

O République tutélaire

Ne remonte jamais au ciel ,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel !

Du jour qu'avec indépendance
Chacun peut exprimer son vœu ,
En face de sa conscience ,
Le scrutin est la voix de Dieu.
Plus de tyran qui vous domine
Au nom d'un caprice mouvant ;
Tous ont parlé... chacun s'incline
Comme les cèdres sous le vent.

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel ,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel !

Plus de sujet qui ploie et tremble
Sous le poids d'un sceptre ou d'un nom ;
Dans le forum quand on s'assemble ,
Chacun dit oui, chacun dit non.
Ah ! qu'une surprise nocturne
N'attente jamais au scrutin !
Montons la garde autour de l'urne ,
C'est l'arche de notre destin.

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel ,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel.

Quand la vapeur est comprimée ,
Elle couve une explosion ,
La p'ainte du pauvre enfermée
Fait lever l'insurrection.
Faibles nains , vos pieuses ligués
Ne font qu'attiser le volcan :
Gardez-vous de toucher aux digues
Qui tiennent encor l'Océan !

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel ,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel

S'il est vrai qu'une tourbe infâme ,
Disposant du fer et du feu ,
Veuille enchaîner le corps et l'âme
Du peuple , ce vrai fils de Dieu ;
Fais voir, en déjouant la ruse ,
O République ! à ces pervers ,
Ta grande face de Méduse
Au milieu de rouges éclairs !

O République tutélaire,
Ne remonte jamais au ciel ,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel !

LES FILETS.



Le pêcheur tient sur son épaule
Son grand filet armé de plomb.
Ses enfants pleurent sur le môle,
Leur mère trouve le temps long ;
Le filet se déploie et plonge,
De la pêche dépend leur sort.
Et bientôt, ce n'est point un songe,
Mille poissons dansent au bord.

Que l'eau soit clémente ou perfide,
Que le filet soit lourd ou vide,
Le pêcheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

Pour le chaume, quelle richesse!...
Mais le pêcheur sur son chemin
Voit des frères dans la détresse,
A son filet tendre la main :
Hommes et femmes en guenilles,
Enfants nus qui n'ont pas mangé :
Prenez pour vous et vos familles,
Mon grand filet a dégorgé.

Que l'eau soit clémente ou perfide,
Que le filet soit lourd ou vide,
Le pêcheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

Le pêcheur au logis rapporte.
Un seul poisson ! ce sont des cris ;
Car en le guettant de la porte,
En sa bonne œuvre on l'a surpris :
On gronde, cependant on mange :
L'hôtesse, en partageant la chair
Du poisson d'or, bonheur étrange !
Y voit luire un diamant clair.

Que l'eau soit clémente ou perfide,
Que le filet soit lourd ou vide,
Le pêcheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

Le rêve de la bonne femme
Transforme son chaume en palais ;
La voilà fière et grande dame,
Elle foule aux pieds les filets ;
L'époux eut de la fine pierre,
Chez le joaillier, vingt écus d'or ;
Mais la famine et la misère,

Au retour le guettaient encor.

Que l'eau soit clémente ou perfide ,
Que le filet soit lourd ou vide ,
Le pêcheur aime , et dans l'amour
Il trouve , quand l'onde est trompeuse ,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

Nous n'avons ni filet ni rame ,
Disent en chœur les malheureux ;
Le pêcheur sent faillir son âme ,
Et son or se partage entr'eux.
Au logis , nouvelle tempête ,
Mais lui , certain de l'apaiser ,
De sa voix aimante répète
Son chant suivi d'un long baiser :

Que l'eau soit clémente ou perfide ,
Que le filet soit lourd ou vide ,
Le pêcheur aime , et dans l'amour
Il trouve , quand l'onde est trompeuse ,
Une pêche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.

LA ROMANCE DU PEUPLIER.

(Février 1830).



Un beau peuplier d'Italie
Jusqu'à ma fenêtre montait ;
A sa pointe, un oiseau chantait
Une chansonnette jolie
Que ma voix gaïment répétait
Pour chasser la mélancolie.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier ;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Avant d'être sur cette place
Et de briller en plein Paris,
Épandant sur nos vieux débris
Un air de fraîcheur et de grâce,

En un vallon , loin de nos cris ,
Il se balançait dans l'espace.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier ;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Pour célébrer une naissance ,
Un baptême de liberté ,
Février l'avait transplanté
En un jour de réjouissance ;
Ah ! pourquoi nous avoir ôté
Ce gai symbole d'espérance.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier ;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Je me sentais bonne et plus pure ,
Quand je voyais dedans le vent ,
Mon gentil peuplier mouvant
Comme une longue chevelure ;
Je croyais qu'il était vivant ,
J'en veux avoir une bouture.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier ;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Je te planterai dans la terre ,
Rameau chéri , près de mes fleurs ,
Qui pour moi sont toutes des sœurs ,
Et je t'appellerai mon frère.
Tu m'aimeras, et si je meurs ,
Tu me suivras au cimetière.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier ;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

LE CUIRASSIER DE WATERLOO.



Lorsque notre moderne France
A Waterloo sembla périr,
On a vu la Sainte-Alliance
En grand gala se réjouir ;
La province fut rançonnée,
Le paysan porta ses liards,
Et l'ouvrier sur sa journée
Fournit l'appoint de trois milliards.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Géricaut, ta mâle peinture
De la France exprime le deuil ;
Ton cuirassier haut de stature
Roule des larmes dans son œil ;
Son casque d'un acier livide
Couvre son front humilié ;
Son cheval qu'il tient par la bride
Marche au pas et traîne le pié.

Rentre ta bête à l'écurie,

Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie .
Beau cuirassier de Waterloo!

Mais dans l'ombre de sa prunelle,
Luttant contre le désespoir,
Il point une blanche étincelle
Comme un astre dans un ciel noir
Sa main froisse encor la dragonne
Du sabre au fourreau prisonnier ;
On dirait que le clairon sonne
Et réveille le cuirassier.

Rentre ta bête à l'écurie ,
Ton cheval si fier au galop ,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo.

Dix-huit-cent-trente le relève
Et rattache ses éperons ;
Remonté sur sa bête il rêve ,
Gagner encor triples chevrons.
Cette moustache grise effleure
Le drapeau de la liberté,
Mais quelques jours passés il pleure
Dix-huit-cent-trente escamoté.

Rentre ta bête à l'écurie ,
Ton cheval si fier au galop ,
Et va pleurer sur ta patrie ,
Beau cuirassier de Waterloo!

La foule marche aux Tuileries ,
C'est le vingt-quatre Février.
Soudain aux troupes aguerries
Apparaît le beau cuirassier :
De son grand cheval fantastique
Il entraîne tous nos soldats
Qui devinant la République,
Au peuple tendent leurs deux bras.

Rentre ta bête à l'écurie ,
Ton cheval si fier au galop ,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Va donc, République guerrière !
Cours affranchir les Apennins ,
La Hongrie et l'Europe entière !
Mais nous ne sommes que des nains.
Quand jusqu'aux frontières de France
Les Radezkis sont revenus ,
On n'a pas mis dans la balance
Le sabre du Gaulois Brennus.

Rentre ta bête à l'écurie ,
Ton cheval si fier au galop ,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo!

Pourtant nos lames étaient bonnes
Qui se rouillent dans le fourreau ;
Nous aurions brisé les couronnes

En respectant chaque drapeau.
La République s'est trompée.
Est-ce aux mains de ses vrais amis
Qu'elle a confié son épée
Et les clefs de notre pays ?

Rentre ta bête à l'écurie ,
Ton cheval si fier au galop ,
Et va pleurer sur ta patrie ,
Beau cuirassier de Waterloo !

Naguères un reflet de gloire
Illumina notre avenir,
Le plus grand nom de notre histoire
Revint comme pour nous unir.
L'ancien bouleversa la carte ,
Que faire avec un pareil nom ?
Il fallait rester Bonaparte
Et se rappeler Washington.

Rentre ta bête à l'écurie ,
Ton cheval si fier au galop ,
Et va pleurer sur ta patrie ,
Beau cuirassier de Waterloo !

Allons, mon cheval de bataille !
Il ne te reste qu'à mourir.
Nous ne faisons plus rien qui vaille ,
Nous ne pouvons plus te nourrir.
Sur tes vieux jours la République
Un râtelier d'or te devrait,

Mais une race famélique
 A ta place mange au budget.

Rentre ta bête à l'écurie,
 Ton cheval si fier au galop,
 Et va pleurer sur ta patrie,
 Beau cuirassier de Waterloo!

LE JOUR DES MORTS A LA CAMPAGNE.

(2 novembre 1847)



Depuis trente ans que je suis dans ma chambre
 Seul, sans ma femme, et sans enfants depuis,
 Dès le matin, quand vient le deux novembre,
 A mon chapeau j'attache un brin de buis.
 Le long des prés voilés de brume grise,
 Mon crêpe au bras, je marche sans rien voir,
 Je suis le son du glas jusqu'à l'église
 Dont le portail est habillé de noir :

De profundis !

Mon Dieu, conduisez l'âme
 De mes enfants et de ma femme,
 De mes parents, de mes amis,

Et des morts de tous les pays
Dedans votre saint paradis.

L'église encor plus pleine qu'au dimanche
De gens qui sont pliés sur leurs genoux ,
Sous son drap noir semé de larmes blanches
Semble une épouse en deuil de son époux
L'orgue tonnant plus fort que la tempête
A pleins poumons siffle au *dies iræ* ;
Du jugement on dirait la trompette ,
Dans un étau je sens mon cœur serré.

De profundis !

Mon Dieu , conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme ,
De mes parents , de mes amis ,
Et des morts de tous les pays ,
Dedans votre saint paradis.

Après on va prier au cimetière,
Sous les sureaux, dans l'herbe agenouillés ;
Ainsi je passe une journée entière
Le corps tout raide, et les genoux mouillés ;
Mais n'ont-ils pas plus froid dans la froidure ,
Eux qui sont là tout le long des hivers ;
Au moins l'été, leur couchette est moins dure
Et sur leurs pieds ils ont des tapis verts.

De profundis !

Mon Dieu , conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme ,

De mes parents, de mes amis ,
Et des morts de tous les pays,
Dedans votre saint paradis.

Mon buis béni, sur leur corps je te plante,
Conserve-toi vert, jusqu'à la saison
Où la fleur point, où la fauvette chante,
Adieu mes morts ! Je rentre à la maison ;
Mais dans ma tête, en rentrant, je repasse
Tous mes anciens dont j'ai perdu le nom ;
On dit qu'ils ont tous déserté la place
Et les plus grands, même Napoléon.

De profundis !

Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
De mes parents, de mes amis,
Et des morts de tous les pays,
Dedans votre saint paradis.

Si ce héros qu'un vieux soldat regrette
Est, comme on dit, à Paris enterré,
Quand va fleurir, en mars, la violette,
J'irai le voir et je le fleurirai
Avant d'aller moi-même en la demeure
Où l'empereur est l'égal du berger ;
Car, comme un autre, il faudra que je meure :
Depuis trente ans Dieu me doit mon congé.

De profundis !

Mon Dieu, conduisez l'âme

De mes enfants et de ma femme ,
De mes parents , de mes amis ,
Et des morts de tous les pays ,
Dedans votre saint paradis.

LES DEUX COMPAGNONS DU DEVOIR.



Deux gais compagnons du devoir
Cheminaient sur le tour de France ,
Ayant leurs bras pour tout avoir ,
Leur travail pour toute espérance.
De leurs cannes à long pommeau
Ils étayaient leurs pas rapides ,
Et laissaient dans chaque hameau
Rires francs et bouteilles vides.

Où marches-tu , gai compagnon ?
Je m'en vais conquérir la terre ;
J'ai remplacé Napoléon ,
Je suis le prolétaire.

Tous deux ils s'étaient rencontrés
A l'embranchement d'une route ,
Et comme ils étaient altérés ,
Sous la tonnelle on but la goutte.
Mélant aux plus joyeux propos

Un petit brin de politique,
On eût dit qu'ils vidaient les pots
Pour arroser la République.

Où marches-tu, gai compagnon ?
Je m'en vais conquérir la terre ;
J'ai remplacé Napoléon,
Je suis le prolétaire.

Nous avons le gouvernement,
Disaient-ils en choquant les verres ;
Mais il faut de l'entendement,
Et se consulter entre frères.
Nous sommes rois par le scrutin,
Mais il faut choisir le plus digne.
On ne fait que du méchant vin
Quand on ne pioche pas la vigne.

Où marches-tu, gai compagnon ?
Je m'en vais conquérir la terre ;
J'ai remplacé Napoléon,
Je suis le prolétaire.

Méfions-nous du raisonneur
Qui tend à l'ouvrier un piège,
Parlant de famille et d'honneur,
Pour restaurer le privilège.
Nous avons aussi femme, enfants,
Une mère, un père invalide ;
Et dans nos deux bras triomphants
Une propriété solide.

Où marches-tu , gai compagnon ?
Je m'en vais conquérir la terre ;
J'ai remplacé Napoléon ,
Je suis le prolétaire.

Gardons-nous du faux ouvrier
Qui se fait élire d'emblée
Pour sa blouse et son tablier,
Et nous renie à l'assemblée.
Pour éviter la trahison ,
Nommons des hommes à l'épreuve
De la balle et de la prison :
Déjà la République est veuve.

Où marches-tu , gai compagnon ?
Je m'en vais conquérir la terre ;
J'ai remplacé Napoléon ,
Je suis le prolétaire.

Si la République périt,
Nous serons à ses funérailles,
Car son droit divin est écrit
Au plus profond de nos entrailles.
Quelques-uns voudraient nous lier
Comme des bœufs à l'attelage ;
Mais nos cœurs ne savent plier,
Et nos âmes pas davantage.

Où marches-tu , gai compagnon ?
Je m'en vais conquérir la terre ;

J'ai remplacé Napoléon ,
Je suis le prolétaire.

Tandis que les deux compagnons
Jasaient en frappant sur la table ,
Deux servantes , aux gros chignons ,
Les reluquaient d'un air aimable.
Ce doit être de bons maris ,
Dit l'une à la joue empourprée...
Leurs entretiens furent surpris :
Fut dit , fut fait dans la soirée.

Où marches-tu , gai compagnon ?
Je m'en vais conquérir la terre ;
J'ai remplacé Napoléon ,
Je suis le prolétaire.

LE PAIN.

(1846 - 1847)



Quand dans l'air et sur la rivière
Des moulins se tait le tic-tac ,
Lorsque l'âne de la meunière
Broute et ne porte plus le sac ,
La famine , comme une louve ,
Entre en plein jour dans la maison ;

Dans les airs un orage couve ,
Un grand cri monte à l'horizon.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim ;
Car c'est le cri de la nature :
 Il faut du pain !

La faim arrive du village
Dans la ville par les faubourgs.
Allez donc barrer le passage
Avec le bruit de vos tambours ;
Malgré la poudre et la mitraille ,
Elle traverse à vol d'oiseau ,
Et sur la plus haute muraille
Elle plante son noir drapeau.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim ;
Car c'est le cri de la nature :
 Il faut du pain !

Que feront vos troupes réglées ?
La faim donne à ses bataillons
Des armes en plein champ volées
Aux prés, aux fermes, aux sillons :
Fourches, pelles, faux et faucilles ;
Dans la ville, au glas du tocsin ,
On voit jusqu'à des jeunes filles
Sous le fusil broyer leur sein.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple , quand il dit : J'ai faim ;
Car c'est le cri de la nature :
 Il faut du pain !

Arrêtez dans la populace
Ceux qui portent fusils et faux ;
Faites dresser en pleine place
La charpente des échafauds ;
Aux yeux des foules consternées ,
Après que le couteau sanglant
Aura tranché leurs destinées ,
Un cri s'élèvera du sang.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple , quand il dit : J'ai faim ;
Car c'est le cri de la nature :
 Il faut du pain !

C'est que le pain est nécessaire
Autant que l'eau , l'air et le feu.
Sans le pain on ne peut rien faire ;
Le pain est la dette de Dieu.
Mais Dieu nous a payé sa dette :
A-t-il refusé le terrain ?
Le soleil luit sur notre tête ,
Et peut toujours mûrir le grain.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple , quand il dit : J'ai faim ;

Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain !

La terre n'est pas labourée,
Et le blé devrait, abondant,
Jaunir la zone tempérée,
Et, du pôle au tropique ardent ;
Déchirons le sein de la terre,
Et, pour ce combat tout d'amour,
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim ;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain !

Que nous font les querelles vaines
Des cabinets européens ?
Faudrait-il encor pour ces haines
Armer nos bras cyclopéens ?
Du peuple océan qui se rue
Craignez le flux ou le reflux ;
Donnez la terre à la charrue,
Et le pain ne manquera plus.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim ;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain !

LA CHANSON DES PRÉS.



Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend,
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.
Le vent dans les chalumeaux verts,
L'insecte dans les fleurs mi-closes,
Chantent et modulent des airs
Dont pâmeraient les virtuoses.

Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

Entendez-vous au creux du val
Ce long murmure qui serpente ?
Est-ce une flûte de cystal ?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante ;

Et ces gémissements partis
De ce feuillage de noisette :
Ne touchez pas à ses petits !
C'est la chanson de la fauvette.

Savez-vous la chanson des prés ,
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre , et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

Les bœufs , les vaches , les brebis
Dans les prés ont la voix moins rude ;
A l'étable c'est du pain bis ,
C'est du miel dans la solitude.
Bélements et mugissements ,
Là vous me plaisez davantage ;
Les airs des pâtres sont charmants
Dans la senteur du pâturage.

Savez-vous la chanson des prés ,
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre , et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

Voyez derrière ce buisson
Luire ce jupon d'écarlate ;
Écoutez bien cette chanson ,
Comme une fusée elle éclate.
Cette bergère au teint hâlé ,
Sous le charme de sa roulade ,

Va vous tenir ensorcelé
Tant que durera sa ballade.
Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie. (*bis*)

LA COMPLAINTÉ DE CLAUDIE.

A GEORGE SAND.



Je voudrais avec mélodie
En prenant le ton langoureux
Chanter l'histoire de Claudie
Aux paysans, aux amoureux.

Claudie était jolie et sage.
Un séducteur, un beau diseur,
Lui promettant le mariage
Parvint à lui ravir son cœur.

Claudie en secret fiancée,
Sans être épouse mit au jour
Un fils, et, mère délaissée
N'abandonna point son amour.

Cher nouveau-né ! de la mamelle
Sa mère en pleurant le nourrit ,
Mais douce à la fois et cruelle ,
Un beau matin , la mort le prit.

Depuis , seule avec son vieux père ,
Faisant la moisson avec lui ,
Elle glane son dur salaire
Aussi triste que Noëmi.

Le père est vieux , la fille est frêle ,
Ils ne font qu'une raie à deux :
Sylvain qui moissonne près d'elle
A la paye , en tombe amoureux.

Mais Grand-Rose (c'est la fermière)
Brûlant en secret pour Sylvain ,
Veut chasser la fille et le père
Qui font obstacle à son dessein.

Or le séducteur de Claudie
A Grand-Rose fait les doux yeux
Et redoutant quelque infamie
Tient de méchants propos contre eux.

Cet homme , par ses caquetages ,
Les met tous comme chat et chien ;
Il aurait brouillé vingt ménages
Plutôt que d'arranger le sien.

Le vieillard abrite sa fille
Entre ses deux bras vacillants

Brisés par l'âge et la faucille,
A l'ombre de ses cheveux blancs.

Puis il bénit la gerbe haute,
Sépare la paille du blé,
Confond le crime, absout la faute
Et le coupable est dévoilé.

Donc Sylvain épouse Claudie
Et l'on chasse le ravisseur;
La dot par Grand-Rose arrondie
Assure aux époux le bonheur.

Devant les scènes de ce drame
J'ai pleuré, mêmement j'ai ri;
L'auteur, dit-on, est une dame
Qui l'a glané dans le Berri.

1852.



C'est dans deux ans, deux ans à peine
Que le coq gaulois chantera;
Tendez l'oreille vers la plaine,
Entendez-vous ce qu'il dira?
Il dit aux enfants de la terre
Qui sont courbés sous leur fardeau :

Voici la fin de la misère ,
Mangeurs de pain noir , buveurs d'eau.

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux ,
Viens , en déployant ta bannière ,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*) !

Du peuple enfin voici le règne ,
Tout autre prétendant n'est rien ,
A moins toutefois qu'il ne daigne
Se dire un simple citoyen.
Est-il une place plus haute ,
Un plus grand honneur sous le ciel
Que d'être accueilli comme un hôte
A ce banquet universel !

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux ,
Viens , en déployant ta bannière ,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*) !

Des Bourbons la double famille
En France ne réussit plus ;
Qu'un instant leur fortune brille ,
Ce n'est que flux et que reflux.
Sur son rocher de Sainte-Hélène
Napoléon s'est vu briser ;
Maitre de la puissance humaine ,
Charles-Quint sut la déposer.

Des monts sacrés où la lumière
 Forge ses éclairs et ses feux ,
 Viens , en déployant ta bannière ,
 Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*) !

O rois ! votre pourpre est fanée ,
 Ne la teignez pas dans le sang ;
 Ne disputez pas une année
 Au progrès toujours grandissant.
 L'idée est aujourd'hui rapide
 Plus que les chevaux et les cerfs ;
 Elle dépasse qui la guide ,
 Elle broiera tous nos vieux fers.

Des monts sacrés où a lumière
 Forge ses éclairs et ses feux ,
 Viens , en déployant ta bannière ,
 Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*) !

La République jusqu'à Vienne ,
 Et jusqu'à Rome a pris son vol ;
 Il faudra bien qu'elle y revienne ,
 Elle a son germe dans le sol.
 D'ailleurs de Paris elle guette
 L'Europe , les rois et les cours ,
 Comme on voit pendant la tempête
 La foudre menacer les tours.

Des monts sacrés où la lumière
 Forge ses éclairs et ses feux ,

Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*)!

Rois, faites-vous tirer les cartes,
Assis au coin de votre feu.
Fortune, faut-il que tu partes !
Tous les piques sont dans le jeu.
Encore ce valet de pique !
Paris vous envoie un courrier ;
Son message est la République :
Faites brûler vif le sorcier.

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*)!

C'est donc un bandeau symbolique
Dont le temps a couvert vos yeux,
Qu'il dérobe la République
A vos regards insoucieux ?
Votre grandeur fut un nuage ;
Vos sceptres, désormais ternis,
Seront des bâtons de voyage.
Allez, rois, vous êtes bannis !

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière ;
Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*)!

Faudra-t-il que vos doigts débiles,
 Réduits aux vils expédients,
 Usent nos dernières sébiles ?
 Nous n'aurons plus de mendiants !
 Bon vieillard, mettez-vous à table,
 Mangez, faites-nous la leçon ;
 Buvez, contez-nous une fable,
 Ou chantez-nous une chanson.

Des monts sacrés où la lumière
 Forge ses éclairs et ses feux,
 Viens, en déployant ta bannière,
 Dix-huit cent cinquante-deux (*bis*) !

Equam memento rebus in arduis
 Servare mentem..... HORACE.

Garde ton âme égale au milieu des traverses.
 Quand les soucis fréquents et les peines diverses
 S'abattraient sur ton cœur pour le mettre en lambeaux
 Comme sur un cadavre un essaim de corbeaux ;
 Oppose aux becs vaincus ton âme cuirassée :
 Dans une tour d'acier retranche ta pensée.
 Ton corps est vulnérable et ton cœur est de chair,
 Ta pensée, en revanche, est plus libre que l'air.

Quand tu verrais ton corps traîné sur une claie,
Et ton cœur déchiré ne fût-il qu'une plaie,
Tiens ton âme sereine au-dessus des douleurs
Et, par prévision, jouis de jours meilleurs.
Car une voix tonnante au fond de tes entrailles
Te dit qu'après la vie, après les funérailles,
Ton âme trouvera, tous ses liens brisés,
Une joie infinie et d'immortels baisers.

A CERTAINES ABEILLES.



Aux flancs blonds de la ruche, ioniques abeilles,
Dès que le miel ouvré pend en grappes vermeilles,
Suc embaumé des fleurs, esprit des végétaux,
Comme aux rochers sculptés le prisme des cristaux ;
Les paysans unis, ardents à vous poursuivre,
S'arment de longs bâtons et d'instruments de cuivre.
Ne perdez pas sur eux vos frêles aiguillons ;
Leur main s'est endurcie à creuser les sillons,
Et, pour parer vos coups, leur front hâlé se voile,
D'une bure grossière ou d'un lambeau de toile ;
Laissez-leur le champ libre et fuyez sans combats !
Les chênes des forêts vous ouvrent leurs grands bras ,

Dans leur tronc caveineux et sous leur verte voûte
Que votre liqueur d'or se forme goutte à goutte !
Nul ne vous troublera dans vos labeurs secrets ,
Si ce n'est le rêveur errant dans les forêts ,
Ou quelque blonde enfant qui , de soif épuisée ,
En savourera mieux l'odorante rosée.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface.	v
Prologue.	1
Les Bœufs.	3
Le Chant des ouvriers.	5
Les Sapins.	8
La Mère Jeanne.	11
Ma Vigne.	14
Le Sauvage.	16
La Comtesse Marguerite.	20
Le Chien de berger.	22
Belzébuth.	25
Le Chant des soldats.	29
Le Noël des paysans.	33
Le Chant des transportés.	36
Mon Bien-Aimé.	39
Le Tisserand.	42
Le Chant de la mer.	45
Les trois Grâces.	49
La Brune.	52

	Pages.
La Blonde.	54
La Châtaina.	56
Le Réveillon des étudiants.	59
Le Chant des étudiants.	61
Les Fraises des bois.	64
Le Chant des paysans.	67
Mon Ane.	70
Le Dahlia bleu.	73
Le Chant des nations.	75
Eusèbe.	78
La Musette neuve.	81
La Fille du peuple.	83
Marguerite.	87
Le Braconnier.	88
Une Chaîne,	92
Mon Aïeule.	94
Les Louis d'or.	96
La Fête du curé.	98
Le Vin de la planète.	100
Les Taureaux.	104
Les Bords de la Saône.	105
Chant d'amitié; à E. L.	107
La Sérénade,	110
Le Rossignol et les Roses.	111
A un berceau; à mon ami M ^{***}	113
La Vache blanche.	115
La Chanson du banquet (21 février 1848).	117
La Républicaine.	120

	Pages.
L'Émigrée de France.	124
La Délaissée.	126
La France à Pie IX.	129
Le Malheur.	134
La Sibérienne; démembrement de la Pologne (1846-1847).	136
Les Fers à cheval.	139
La Jeune République.	143
Chant rustique; pour la fête du Champ-de-Mars en 1848.	146
Fleur des perles.	149
Le Tueur de lions.	152
Bonde des paysannes.	154
Le Cerf.	157
Le Lavoir.	158
Le Nom de ma sœur.	161
Les Journées de Juin.	162
Une Nuit.	165
Le Rêve que j'ai rêvé.	168
Les Platanes.	169
Régina.	171
La Joueuse de guitare.	173
Sous les tilleuls.	174
La Fête.	175
Entrée au caveau.	178
A M. Théodore L ^{***}	180
Le Bûcheron.	182
La Véronique.	184

	Pages.
Dieu sauve la République.	186
Le Coursier.	189
Vesper.	190
La Fille du cabaret.	192
Casta.	194
L'Hospitalité; à madame B***.	196
Le Chauffeur de locomotive.	199
L'Homme de la roche.	202
Je veux battre les noix.	204
Barcarolle.	206
Le Cochon.	208
La Jeune Fille d'Inspruck.	211
La Chanson de la soie.	213
Le Chant du vote.	217
Les Filets.	220
La romance du Peuplier.	223
Le Cuirassier de Waterloo.	226
Le Jour des morts à la campagne.	230
Les Deux compagnons du devoir.	233
Le Pain.	236
La Chanson des prés.	240
La Complainte de Claudie; à George Sand.	242
1852.	244
Æquam memento, etc.	248
A certaines abeilles.	249

Extrait du Catalogue de **GARNIER** frères.

BIBLIOTHÈQUE CAZIN

Au lieu de 1 franc le volume, 75 centimes.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS OUVRAGES

anciens et modernes, français et étrangers.

VOLUMES EN VENTE :

BENJAMIN-CONSTANT. Adolphe, suivi de la tragédie de Walsteln. 1 vol.	1	—Le docteur Herbeau. 2 v.	2
BOCCACE. Contes. 4 vol.	4	—Fernand. 1 vol.	1
BRILLAT-SAVARIN. Physiologie du goût. 2 vol.	2	—M ^{me} de Sommerville. 1 v.	1
CAZOTTE (Œuvres chois.). Diable amoureux. 1 vol.	1	SOUVÉ (F.). Les Mémoires du diable. 5 vol.	5
COTTIN (M ^{me}). Élisabeth, Claire d'Albe, réunies en 1 vol.	1	STÆL (M ^{me} de). Corinne, ou l'Italie. 2 vol.	2
DELAVERGNE (A.). La Duchesse de Mazarin. 2 v.	2	SUE (Eug.). Les Mystères de Paris. 10 vol.	10
DIDIER (Ch.). Rome souterraine. 2 vol.	2	—Mathilde. 6 vol.	6
GALLAND. Les Mille et une Nuits. 6 vol.	6	—Arthur. 4 vol.	4
GODWIN (W.). Caleb Williams, traduit de l'anglais. 3 vol.	3	—La Salamandre. 2 vol.	2
GOLDSMITH. Le Vicaire de Wakefield, traduit de l'anglais. 1 vol.	1	—Le Julf errant. 10 vol.	10
HAMILTON. Mémoires du comte de Grammont. 1 v.	1	—Atar Gull (au lieu de 2 v. in-8), 1 vol.	1
JACOB (P.-L.) (Bibliophile). Soirées de Walter Scott à Paris (Scènes historiques et chroniques de France, Le bon vieux temps). 4 vol.	4	—Le marquis de Létorière, 1 vol.	1
KARR (A.). Geneviève 2 v.	2	—Pilk et Plok. 1 vol.	1
— Sous les tilleuls. 2 vol.	2	—Paula Monti. 2 vol.	2
Prévest (l'abbé). Manon Lescaut. 1 vol.	1	—Deleytar (Arabian, Godolphin, Kardiki). 1 vol.	1
REYBAUD (L.). Jérôme Paturolet à la recherche d'une position sociale. 2 vol.	2	—La Vigle de Kuat-Ven (au lieu de 4 vol. in-8). 3 vol.	3
SANDEAU (J.). Marianna. 2 vol.	2	—Thérèse Dunoyer. 2 vol.	2
—Vallance et Richard. 1 v.	1	—Le Morne au-Diable. 2 v.	2
		—Jean Cavalier. 4 vol.	4
		—La Concaratcha (au lieu de 3 vol. in-8), 2 vol.	2
		—Le Commandeur de Malte. 2 vol.	2
		—Comédies sociales. 1 vol.	1
		—Deux histoires. 2 vol.	2
		—Latréaumont. 2 vol.	2
		TRESSAN (comte de). Histoire du Petit Jehan de Saintré. 1 vol.	1
		—Roland furieux, traduit de l'Arlos'e. 4 vol.	4
		VIARDOT (L.). Souvenirs de chasse en Europe. 1 vol.	1

OEUVRES DE GEORGE SAND.

<i>Indiana.</i> 1 vol.	3 fr. 50
<i>Jacques.</i> 1 vol.	3 50
<i>Valentine.</i> 1 vol.	3 50
<i>Le Secrétaire intime, Léone Léont.</i> 1 v.	3 50
<i>André, la Marquise, Métella, Lavinia, Mattéa,</i> 1 vol.	3 50
<i>Lélla et Spiridion.</i> 2 vol. à	3 50
<i>La dernière Aldini, les Maîtres Mo-</i> <i>saïstes.</i> 1 vol.	3 50
<i>Lettre d'un Voyageur.</i> 1 vol.	3 50
<i>Simon, l'Uscoque.</i> 1 vol.	3 50
<i>Mauprat.</i> 1 vol.	3 50
<i>Le Compagnon du tour de France.</i> 1 v.	3 50
<i>Pauline, les Majorcains.</i> 1 vol.	3 50
<i>Les Sept cordes de la lyre, Gabriel.</i> 1 v.	3 50
<i>Mélanges.</i> 1 vol.	3 50
<i>Horace.</i> 1 vol.	3 50
<i>Rosa et Gertrude,</i> par R. Topffer, précédé de notices sur la vie et les ouvrages de l'au- teur, par MM. Sainte-Beuve et de la Rive. 1 vol.	3 50
<i>Réflexions et menus propos d'un pein-</i> <i>tre genevois,</i> ou Essai sur le beau dans les arts, œuvre posthume de R. Topffer, pré- cédés d'une notice sur sa vie et ses ouvrages. 2 vol. à	3 50
E. SOUVESTRE. <i>Les Derniers Bretons</i> 1 vol. in-18.	3 50

Bibliothèque
Université d'Ottawa
Présentation

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003



002456118b

